JAB 1000 Lausanne 9
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

L^A D^ISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

86

13 octobre 2001
paraît six fois par an
quinzième année

«Strč prst skrz krk!»

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

La cage aux fiolles

Pour une autre appellation d'origine contrôlée

L'APPELLATION d'origine contrôlée est un des mythes de notre société actuelle avec sa rhétorique, ses espoirs, ses illusions et ses limites aussi. Voici un éclairage sur la problématique des AOC vinicoles suisses, étendards d'une profession en pleine mutation.

L'appellation d'origine contrôlée (AOC) sous sa forme actuelle est une invention relativement récente puisqu'elle remonte à l'entre-deux-guerres. Sa mise en place répond à l'internationalisation progressive du commerce des denrées alimentaires –et en particulier du vin qui a joué un rôle principal dans cette histoire– et à l'industrialisation de leur mode de production. Elle s'inscrit dans une réflexion plus large sur les «terroirs», c'est-à-dire l'idée que la typicité et la qualité d'un produit dépendent aussi de son aire de production. C'est ce qui justifie implicitement en fait que le nom d'un produit soit identifié à son lieu de production. L'AOC intervient à ce moment-là pour protéger ce nom à la façon d'une marque déposée (1).

J'essayerais d'illustrer dans cet article au travers des différents règlements suisses (2) de production des vins en AOC comment les autorités compétentes hésitent entre défense du produit et défense du producteur. En tant qu'instrument de défense du produit, l'AOC définit des zones et des critères de production afin d'obtenir une qualité supérieure. Au-delà d'une garantie d'origine, elle se pose donc aussi implicitement comme une garantie de qualité au service du consommateur et du produit lui-même dont elle défend l'image et la réputation. En tant qu'instrument de défense du producteur, l'AOC est d'abord un outil de promotion (3) et de régulation économique (4). Des limitations de productions sont prévues afin de conserver un équilibre entre l'offre et la demande dans le but de maintenir des prix qui permettent aux vignerons de vivre décemment et de préserver leur exploitation. Cette ambiguïté du rôle de l'appellation d'origine contrôlée est rarement reconnue par les différents acteurs concernés, associations de vignerons, offices cantonaux de promotion, etc. Elle pose problème à partir du moment où il y a conflit d'intérêts –dans une vision à court terme du moins– entre le produit et le producteur. Je l'illustrerai en parlant des règlements de productions définissant les rendements autorisés et les droits de coupage et de mélange.

Qu'est ce qu'un rendement vitivinicole?

Il existe deux façons principales de mesurer le rendement d'une parcelle. On peut l'exprimer en grammes par m², par exemple 800 g/m², ce qui signifie que l'on a récolté 800 grammes de raisins par m², ce qui équivaut à 8 tonnes par hectares. On peut aussi mesurer la production en hectolitres par hectares, par exemple 60 hl/ha, ce qui signifie qu'en fin de vinification et d'élevage, on a obtenu 60 hectolitres de vin (6000 l.) par hectare de vigne. Notons toutefois que ces deux mesures ne sont pas tout à fait équivalentes, puisque la transformation d'une masse de raisins en un volume de vin est une opération qui comporte plusieurs étapes avec un rendement de transformation variant généralement entre 60 % et 80 %. C'est-à-dire qu'avec 100 kg de raisins on peut obtenir suivant le type de cépage et les choix de pressurage et d'élevage entre 60 et 80 litres de vin. Un rendement en g/m² ne donne donc qu'une information partielle sur le rendement véritable. Il décrit le rendement à la vigne, mais pas le rendement à la cave. De même, le rendement en hl/ha mesure le rendement global, certes, mais il ne dit rien sur la manière d'y arriver: ainsi un même rendement de 60 hl/ha peut-être obtenu à partir d'une récolte de 800 g/m² ou de 1 kg/m².

Les limites de production face à leurs limites

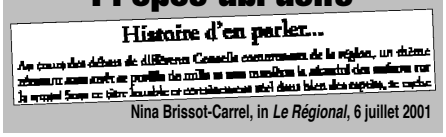
Dans une logique économique de maîtrise des marchés, seul importe en fin de compte le volume de vin disponible à la vente. On peut donc se contenter de plafonner les quantités commercialisables par chaque encaveur en fonction de la surface cultivée (5). Si l'on s'intéresse à la qualité du produit, il en va autrement puisque l'on se doit d'être attentif aux rendements réels de la parcelle, c'est-à-dire à la quantité de raisins présente sur les ceps au moment de vendanger et non à la quantité de vin commercialisé. Malheureusement, les rendements à la vigne dépassent encore trop souvent la quantité autorisée, le surplus subissant des sorts divers selon les cantons (6). Ce décalage autorise une certaine marge de manœuvre au cas où surviendrait un problème peu avant la vendange qui ruinerait une partie de la récolte, mais il a pour fâcheuse conséquence une qualité souvent inférieure de la vendange. puisque issue de rendements réels trop élevés. Il faudrait aussi adopter une limitation de rendement parcellaire et non globale sur l'ensemble du domaine, ce qui est le cas dans certains cantons. Par exemple: un vigneron ayant cinq parcelles de 1 ha aurait le droit de ramasser 14 tonnes sur chacune d'entre elles et non 70 tonnes sur l'ensemble de son domaine. Des rendements supérieurs sur une parcelle ne pourraient ainsi plus compenser des rendements inférieurs sur une autre parcelle quelle qu'en soit la raison –choix du viticulteur de faire une cuvée supérieure, perte de la récolte sur la parcelle par gel ou grêle, etc.

On pourrait aussi imaginer que la limitation de rendement ne tienne pas compte uniquement de la taille de la parcelle, mais aussi de son potentiel de

(Suite et notes en page 6)

Vie politique

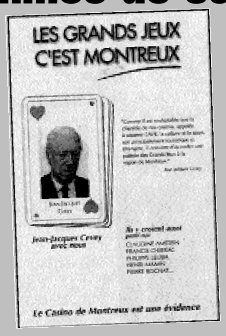
Propos abrasifs


Histoire d'en parler...

Nina Brissot-Carrel, in *Le Régional*, 6 juillet 2001

Causes humanitaires

Des femmes et des hommes de cœur



Publicité parue dans *Le Temps*, 14 septembre 2001

Encore disponible!

Commandez vos exemplaires gratuits au moyen d'une enveloppe à votre adresse, affranchie au tarif qui exprime le mieux votre impatience.

L^A D^ISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9
Y-mêle:
redaction@distinction.ch
Vouèbe:
www.distinction.ch
Abonnement:
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Suisse: 4.35 francs
France: 18.25 francs
Belgique: 99 francs
Europe hors-CH: 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
Suétone Behave de Fustanges
Anne Bourquin Büchi
Denis de Burbo
Théo Dufilo
Gil Meyer
Henry Meyer
Jules-Étienne Miéville
Lucien Mourvèdre
Line Naphta
Claude Pahud
Marcelle Rey-Gammay
Schüp
Johnny Seara
Cédric Suillot

Nominations pour le Grand Prix du Maire de Champignac 2001

«À sa sortie de prison pour avoir volé une voiture, Léo est bien décidé à se racheter une conduite.»

Maurice Terrail, critique très critique, in *Ciné-Feuilles*, 15 novembre 2000

«La Suisse, de fait, n'est plus ressentie comme un territoire réservé aux négociations. Les accords d'Oslo, par exemple, ont été négociés en Norvège, pas en Suisse.»

André Gavillet, géopolitologue, in *Domaine public*, 6 juillet 2001

«...par ailleurs, partir à l'infini me paraît démesuré.»

Anne Weill-Lévy, constituante vaudoise, les Verts, in *Bulletin de séance de la Constituante*, 6 avril 2001

«Le syndic de Nottwil déclare que, contrairement aux rumeurs, aucun arrangement n'a encore été conclu en ce qui concerne les problèmes fiscaux. [...] Fiscalement, Nottwil –ou toute autre commune– ferait une bonne affaire mais n'accoucherait pas de la poule aux œufs d'or.»

Gilbert Hermann, journaliste obstétricien, in *24 Heures*, 8 août 2001

«Je sais qu'elle adore recevoir des roses rouges avec une préférence pour les coquelicots.»

Pécub, dessinateur, in *24 Heures*, 14 juillet 2001

«Je n'ai personnellement pas honte à dire que je suis un homme de sexe masculin.»

Claude Ruey, conseiller d'Etat vaudois, à la tribune du Grand Conseil, 26 juin 2001

«...une autre image me vient à l'esprit: celle d'un trapéziste qui prend peu à peu de l'élan, puis s'élance dans le vide pour attraper un autre trapèze. S'il ne bouge pas, il s'immobilise.»

Claude Smadja, ex-funambule verbal du forum de Davos, in *L'Hebdo*, 28 juin 2001

«Près de la moitié des accidents provoqués par des trottinettes sur la voie publique sont dus pour 36 % des cas à des collisions avec une voiture...»

Candidature anonyme mais talentueuse, in *Le Temps*, 8 août 2001

«Il y a donc de fortes chances que le statu quo reste inchangé.»

Y. B., rédacteur, in *Journal du Pays-d'Enhaut*, 19 juillet 2001

«J'étais membre de la commission et je suis arrivé avec un avis plutôt négatif, qui n'a que très peu évolué puisque j'ai répondu à tous les votes par une abstention. Une abstention neutre, non positive ou négative, mais une abstention qui peut encore évoluer suivant les réponses à mes questions.»

Claude-André Fardel, député radicalement vaudois, in *Bulletin du Grand Conseil*, séance du 8 mai 2001

«En éruption depuis deux semaines, l'Etna s'était calmé ces deux derniers jours. Il s'est remis en branle, déversant une nouvelle coulée de lave...»

L. T., briéviste, in *Le Temps*, 27 juillet 2001

«Comme tout le monde, on savait qu'elle connaissait de grosses difficultés. Mais sans plus, car nous n'avons pas de contacts particuliers avec la direction. On sait simplement que, grâce à des gens qui y travaillent, l'ambiance n'est plus bonne.»

Olivier Kernen, syndic d'Yverdon, à propos de la déconfiture de la société 4M. Technologies in *24 heures*, 9 août 2001

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.

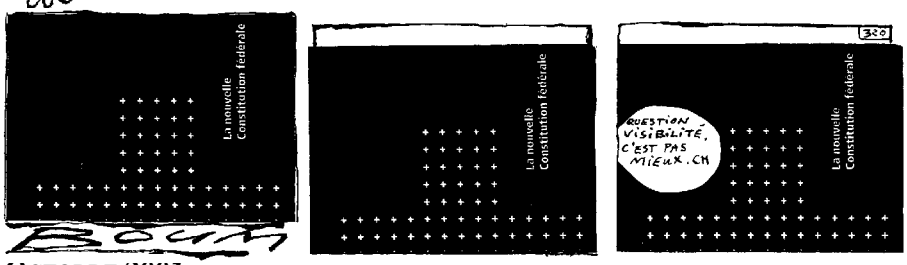
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.

Un service efficace et rapide.

Un rabais de 10 % aux étudiants et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: basta@vtx.ch
Ouvertures: LU 13h30-18h30,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures: du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...



Courrier des lecteurs

L'avis d'une professionnelle

Si je puis me permettre d'intervenir au milieu d'une séquence émotionnelle qui me paraît très forte, très intense et très belle entre plusieurs usagers du Parc Mon-Repos: ma longue expérience de conseillère affective d'avant-garde m'incite à avertir les cyclistes, joggers et propriétaires de chiens. Il est préférable, et de loin, de parler des scènes de ménage avant qu'elles ne se déclenchent, et même peut-être avant le ménage. Je suis sûre que Maude et Bertrand feront le meilleur usage de cette sage recommandation.

Ruth Popiletti,
conseillère affective d'avant-garde, bientôt chroniqueuse de la rubrique «peuple, lunes de miel et blennorragie» (titre de travail) au *SimiliBlick*

Merci! [*Réd.*]

Celui d'un dilettante

Tempus fugit et *ô tempora ô mores*: le vénérable Cornulaz-Epallaz ne serait-il pas le fameux professeur dont le comportement répréhensible motiva d'interminables échanges de lettres dans cette rubrique? Pour une fois que notre Bertrand C. pourrait parler d'autre chose que de Maud, de ses appartements, de la géographie quantitative, de sa condition physique déplorable, de ses costumes peu seyants et du jogging, qu'il se prononce, bon Dieu.

Hans Sauer-Suess,
détective amateur et pigiste à plein temps

Nous ne manquerons pas de transmettre. [*Réd.*]

Une lettre prémonitoire

Je viens ici, solennellement, démentir les dénégations que ne manquera pas de vous adresser cet allumé de B. C. J'ai étudié suffisamment les courriers de lecteurs, sous la direction d'un éminent professeur, pour savoir à quoi m'en tenir. Après que mon mémoire sur le sujet eut reçu la note maximale dans une soutenance où les experts ne me laissèrent pourtant guère le temps de parler, je me suis spécialisée dans le cinéma (et particulièrement les stars d'origine scandinave) et l'étude des déchets de la civilisation industrielle et postindustrielle. C'est dire à quel point je suis en mesure de percevoir combien B. C. tente, en vain, de dorer la pilule aux lecteurs de *La Distinction*. Je m'oppose donc ici formellement à toute sorte d'allégation qu'il pourra bien vous faire parvenir. Si cet olibrius avait un tantinet plus d'énergie, il aurait pu aisément faire de votre journal une tribune à travers laquelle son énergie poétique et polémique se fût déployée et épanouie. Il n'en a pas voulu, il n'est même pas en mesure de vous adresser une lettre de lecteur régulièrement, il n'a qu'à s'en prendre qu'à lui-même.

Je n'en dirai guère plus, pour ne pas faire de peine, ni à lui, ni à mes experts de mémoire, ni à tous vos lecteurs. Mais je voulais d'emblée démentir toute forme de dénégation.

Maud Mäuschen,
lettreuse lettrée en garbologie

Pas de doute, elle frime. [*Réd.*]

Ouh là là, c'est le Vésuve et l'Etna...

Vous direz mon comportement compulsif, irrévérencieux et incohérent. Au moins est-il indolore, à toutes et à tous sauf à moi. N'empêche, j'obste et je nonobste ici les prêtres et les Jeanprêtre qui m'entourent, m'enrobent et m'assaillent, et pour faire front, je m'empresse: aidez-moi à déniaiser, et déniez toute velléité de se tromper aux innombrables amis qui me veulent du bien et qui me soupçonnent d'être l'unique auteur des innombrables lettres qui paraissent dans votre courrier des lecteurs. S'il vous plaît, rassurez-moi, et dites-leur aussi qu'ils se trompent: je ne suis pas, n'est-ce pas, cet unique scribe, ce scoliaste compilateur, ce greffier pasticheur? Confirmez-leur, confirmez-moi que je ne pullule pas, que je ne me propage pas. Maud ne vous en a-t-elle pas aussi vous envoyé quelques-unes? Et d'autres, plusieurs, maints?

Bertrand Clarme,
alarmé

Un homme fragile, qui garde un beau brin de plume mais doit avoir pris froid dans sa tenue indécente de jogger en bottes de caoutchouc. [*Réd.*]

Chronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique

FONCTIONNAIRE hors cadre, fils de ministre, Laurent se payait le luxe d'habiter hors les murs et de voyager en Concorde. Le vrai veau d'or, qui vivait de commerce hors la loi tout en prétendant ne s'intéresser qu'aux choses hors commerce, et qui pontifiait sur le fait que, «hors de l'Église, pas de salut».

D'ores et déjà il s'était entiché d'une balzacienne poule aux yeux d'or, qu'il emmenait sur son hors-bord à Monaco, le nouvel Eldorado européen. La blonde le faisait cracher au bassinet en obtenant des cadeaux hors de prix. Mais bon, je la mets hors de cause, car c'est la faim –*«auri sacra fames»*– qui chassait cette louve hors du bois. Le coup de Boileau (*«Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête, / De superbes rubis ne charge point sa tête, / Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants, / Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements»*), elle se l'était promis, on ne le lui referait pas deux fois. Les serments d'honneur gardé envers et contre tout, et qu'elle ne sacrifierait pas pour tout l'or du monde, la faisaient doucement marrer. Les noces d'or, elle n'en avait rien à battre, et si elle convenait que tout ce qui brille n'est pas or, elle demandait cependant à voir, au cas où. Peu lui importait qu'il fût d'or, pourvu que le nombre soit là, et élevé. À part cela, un cœur d'or, comme il est convenu de dire en un langage plutôt cousu de fil blanc que d'or.

Or donc, le Laurent Barre se prétendait encore en mesure de n'être pas hors du combat galant. Mais elle l'avait mis hors d'état, en lui faisant boire du whisky hors d'âge; du coup, comme étalon, Laurent se montra plutôt hors service. Certes, il parvenait encore à balbutier du Racine (mais qui ne le peut?): *«Que dis-je? En ce moment mon cœur, hors de lui-même, / S'oublie et se souvient seulement qu'il vous aime.»* Mais pour le reste, il roulait sur les jantes plutôt que sur l'or.

Cependant, bien que hors jeu, il insistait, vulgaire comme à son horrible habitude. Il déformait la mythologie, attrapait ses seins en les comparant aux pommes d'or des Hespérides, se prenait lui-même pour Jupiter tombant en pluie d'or sur Danaé, ou faisait des jeux de mots sur l'or de la chute du rein. C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter, dans les ors de l'arrière-automne monégasque (eh, non, on n'était plus en été, dans la saison où, comme dit si bien Verlaine, *«L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux»*). Hors d'elle ou de ses gonds, les yeux exorbités, la fille aux cheveux d'or répliqua avec Molière: *«Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas!»* C'était parler d'or, et elle ne crut pas si bien dire. La queue entre les jambes (d'ailleurs, hors cette solution, on ne sait guère où les hommes peuvent la mettre), il obéit, et sauta par-dessus bord, se croyant hors d'affaire, d'atteinte ou de danger. Las, il se retrouva définitivement hors d'usage. Que ce con hors pair, cette ordure, cette médaille d'or de la fatuité et de l'arrogance, se retrouve à l'eau, râââh, alors, voilà une histoire dont il ne tirera nulle gloriole, mais qui vaut son pesant d'or, et que je verrais bien écrite sur le livre d'or des plongeons hors saison, à côté du scoop hors catégorie du président à poil, pour lequel les hordes de paparazzi, nouveaux chrysostomes de l'âge d'or de la postmodernité, se virent offrir un pont d'or.

T. D.

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, *Die Ramuz-Affäre*, attribué à la prétendue Hildegard Schmiedhein-Yelmoli, était une pure invention.

LES ÉLUS LUS (LVII)

Avenches DF

Il est intéressant de revenir un instant sur les événements qui déclenchèrent le processus qui aboutit dimanche dernier à la reconnaissance d'un district fédéral par le peuple et les cantons.

C'est la concordance de trois faits divers qui mit le feu aux poudres. Les voici tels que les rapporta la presse de l'époque.

«EN SORTANT DU CENTRE ÉQUESTRE, IL TOURNE À L'ENVERS DANS UN ROND-POINT. L'automobiliste reconnaît son erreur. Comme il a regardé tourner les chevaux dans le sens des aiguilles d'une montre pendant toute la matinée, il a continué dans le même sens au volant de son automobile, explique-t-il. D'ailleurs il ajoute pour sa défense que la visibilité était bonne et qu'il n'a mis la vie de personne en danger. La gendarmerie vaudoise paraît vouloir faire un exemple en le déférant à la justice.»

«L'EXÉCUTIF A DÉLIVRÉ EN DOUCE UN PERMIS DE CONSTRUIRE À UN CITOYEN BERNOIS QUI SOUHAITAIT AGRANDIR SON CHALET ALORS QUE LE CANTON AVAIT REFUSÉ SON AUTORISATION. La syndique d'Avenches admet les faits. Il n'y a aucune volonté de provocation dans l'attitude de la commune, précise-t-elle. La municipalité espérait simplement que cela passerait inaperçu. "On l'a fait une seule fois dans la législature et on s'est fait pincer", note-t-elle. Le Service de l'aménagement du territoire qui dépend du Département vaudois des infrastructures semble avoir décidé de faire un exemple en dénonçant la Municipalité au Ministère public.»

«LE CANTON DE VAUD REFUSE DE SOUTENIR L'ARTEPLAGE DU DISTRICT D'AVENCHES POUR EXPO.02. Lâchées par Lausanne, les autorités du district d'Avenches doivent abandonner leur projet. Les plans pour la reconstitution d'une cité romaine sur le lac de Morat étaient pourtant bien avancés.»

L'amateur de courses de chevaux venait de gagner un million et demi au tiercé. Devant la menace d'un retrait de permis d'une année, il préféra s'expatrier sous des cieux aux agents plus cléments. Bellerive, sa commune de résidence, se plaignit d'une mesure disproportionnée qui la privait d'un important revenu.

La cité d'Avenches fut condamnée à une grosse amende qui la contraignit à relever son taux d'imposition l'année suivante.

Les communes vaudoises riveraines du Lac de Morat, qui avaient beaucoup investi dans le projet d'arteplage romain, durent se partager les frais.

*

C'est alors qu'apparut le Comité Contr'État, qui devint rapidement célèbre par les slogans qui ornaient son site < aventi. com >: *En Avenches toutes! Les Avenchois ne sont pas des sardines! Qui n'Avenches pas recule! Avenches ou crève! Un Avenchois de la liberté!* Ses actions de désobéissance civile furent largement soutenues par la population.

Plus proche des chefs-lieux des cantons voisins de Fribourg, de Berne et de Neuchâtel que de Lausanne, le district coupa peu à peu ses relations administratives avec le reste du Pays de Vaud. Cette volonté sécessionniste d'une région qui ne présentait que peu d'intérêt pour les finances cantonales fut mollement contrée par le Conseil d'État et le Grand Conseil.

Rejoindre le canton de Fribourg dans lequel ils étaient déjà enclavés? Retourner dans le canton de Berne dont les ressortissants possédaient déjà la majorité des résidences secondaires du bord des lacs de Morat et de Neuchâtel? Les Avenchois hésitèrent.

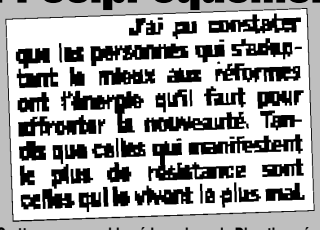
Puis, réfléchissant au destin prestigieux de leur cité, capitale de l'Helvétie romaine puis du cheval suisse grâce au Haras fédéral, ils envisagèrent une formule politique originale: un district dépendant directement de la Confédération. Après quelques batailles juridiques, cette solution de bon sens ne tarda pas à s'imposer. Elle vient d'être avalisée par le peuple et les cantons à une large majorité, seul le canton de Vaud ayant voté contre, avec un taux d'abstention exprimant d'ailleurs plus l'indifférence que la colère. Ainsi le District fédéral d'Avenches (Avenches DF), sitôt que les autorités vaudoises auront quitté le territoire (départ symbolique qui sera limité au renvoi en port dû des drapeaux de la préfecture par l'omnibus de la Broye, tous les représentants et les employés de l'état de Vaud ayant décidé de rester et de prêter serment directement à la Constitution suisse), pourra assumer sa nouvelle vocation de campagne et de riviera de la Confédération. Certains pays prévoient déjà d'y déplacer leur ambassade.

M. R-G.

P.S. On vient d'apprendre que les gens de la région fribourgeoise de Morat préparent une action similaire avec les résidents des enclaves bernoises de Clavaleyres et de Villars-les-Moines. Si le mouvement persiste et s'amplifie, on peut rêver d'une unification de la Suisse en moins d'un demi-siècle...

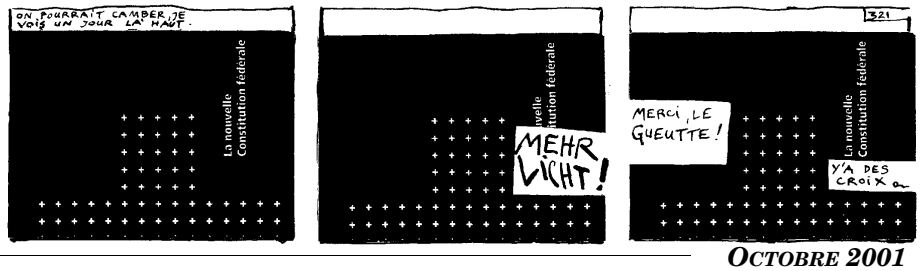
Didactique de la dialectique

Et réciproquement



Cilette Cretton, responsable pédagogique de Direction générale de l'enseignement obligatoire au sein du Département vaudois de la Formation et de la jeunesse, in *24 Heures*, 25 août 2001

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...



Le maître de gymnase, cet inconnu

AU cours des grandes joutes qui opposent l'État de Vaud et sa fonction publique depuis quelques années, une catégorie professionnelle est parvenue progressivement à la célébrité : l'enseignant des degrés post-obligatoires. Pour une partie de la presse, le maître de gymnase est devenu l'incarnation odieuse d'une phalange de privilégiés nichés sur un matelas d'avantages et prêts à tout pour conserver leurs prétendus acquis sociaux. Les abonnés au bulletin quotidien du fan-club de l'économie libérale pouvaient par exemple découvrir la vraie solution aux problèmes budgétaires de l'école, servie sur un plateau d'inox par le représentant syndical des instituteurs : *«Dans la foulée, Philippe Martinet s'interroge sur les maîtres de gymnase "auxquels pas un seul politicien n'a osé se frotter" en dépit de rapports préconisant une réévaluation de leurs traitements. Osons un petit calcul. Alors que le Conseil d'État vaudois veut fermer 14 classes primaires pour réaliser une économie annuelle (très incertaine) de 1,2 million, une contribution de solidarité de 2 % prélevés sur les salaires de l'enseignement supérieur arriverait au même résultat.»* (1)

Salaires faramineux donc, mais aussi vacances interminables et activité proche du *far niente*, la litanie éternelle des méfaits du corps enseignant s'allongeait de nouveaux vices, apportés par l'époque et particulièrement cultivés dans les filières menant au baccalauréat : absentéisme chronique, élitisme incurable, inadaptation aux exigences-d'un-monde-en-perpétuelle-mutation, incompétence prouvée par des taux d'échecs ruineux, etc.

La riposte corporative à ces basses attaques consista le plus souvent en un touchant plagiat de Zola, qui évoquait des réveils avant le lever du soleil, des corrections jusqu'au milieu de la nuit et des directeurs imposant, le fouet à la main, des cadences de production infernales.

On se prenait à rêver de témoignages un peu plus substantiels que ces caricatures arc-boutées l'une contre l'autre. Or, voyez comme le génie local fait bien les choses, la littérature peut ici trouver quelque utilité. Certes moins souvent incarné que le révolutionnaire chinois ou le vacher du Middle West, le maître de gymnase vaudois est tout de même le personnage central de plusieurs romans, l'un mondialement tout à fait célébrissime, les autres un peu moins connus, mais tous rédigés par des auteurs qui se sont soigneusement documentés sur le sujet.

De bien beaux sentiments

Le plus jeune de ces Maîtres de Gymnase selon la Littérature Locale (MGLL) s'appelle François Aubort, 33 ans. Il est le prisme au travers duquel Jacques-Étienne Bovard peint *Les beaux sentiments*. Il s'agit d'un enseignant temporaire non-syndiqué, qui lit avec ses élèves Ramuz, Baudelaire, Flaubert, Beckett et autres classiques. Traumatisé par le suicide de l'un d'entre eux (un élève, pas un auteur!), il s'interroge sur son rôle de pédagogue.

En guise de toile de fond, le récit, essentiellement dialogué, mentionne de-ci de-là la guerre civile algérienne, les banquiers suisses ou un débrayage lycéen, qui met le héros bovardien au chômage technique et l'amène à manifester avec ses collègues. L'effarante réduction des crédits aux bibliothèques, sur laquelle le Grand Conseil finit par revenir après une forte mobilisation, est décrite lors d'une visite au Grand Conseil, qui vaut à ce discret enseignant d'insulter un député du bon bord.

Dénué de toute relation sociale en dehors de son usine à savoir (il plaque vaguement une vague maîtresse en cours de route, pour ensuite s'enamourer fiévreusement d'une gymnasienne), Aubort n'existe que par et pour l'école, habité par la culpabilité galopante de n'en jamais faire assez (2). En chemin, il découvrira l'existence des abus sexuels sur les mineurs, qui se confondront dans son esprit avec l'abomination des camps de concentration, lors d'un voyage d'études plus ou moins halluciné, et passablement hallucinant, à Sachsenhausen.

Aubort se persuade que les lectures qu'il a choisies ont à voir avec le malaise que vivent les jeunes gens, qu'il peut sauver de leur malheur ou relever de leur déchéance ces âmes pures que la Direction du gymnase Edmond-Gilliard lui a confiées. Il choisit donc *La Peste* de Camus pour leur remonter le moral…

Racine a-t-il poussé la noblesse de robe à l'autodestruction? De ce questionnement bébête découlera bien sûr une morale benête –*«Les élèves d'abord, les élèves au centre, au cœur…»* (p. 189)–, bien dans le ton de l'école actuelle.

La malédiction du soixante-huitard

Dans *Judith* d'Olivier Gaillard, le MGLL s'appelle Justin Mentana et parle à ses élèves de Flaubert et de la «littérature libertine au XVIIIe». Quinquagénaire grisonnant, il

est à coup sûr un professeur *nommé* puisqu'il se permet de ne pas mettre les pieds au bahut durant trois jours sans même en avertir le secrétariat. Notons toutefois que sa témérité ne va pas jusqu'à l'inconscience, puisqu'au-delà de trois jours un certificat médical devient nécessaire. À un emploi peu astreignant s'ajoute une aisance matérielle certaine, et des avantages collatéraux non-négligeables.

Jugé cynique par ses collègues, Mentana est capable de n'accorder aucune attention aux élèves qui sanglotent dans les couloirs. Il ne travaille jamais le soir, mais ce préfacier-critique littéraire-homme de médias invite chez lui, dans sa grande maison familiale, qui date –elle aussi– du XVIIIe, les jeunes filles qui ont l'imprudence de lui confier leurs manuscrits. Et là, le célibataire narcissique dénué de tout lien familial, dont l'environnement social se borne à une bonne portugaise et à un pote ex-maoïste, le consommateur de whisky, l'amateur de paisibles siestes en fin d'après-midi se révèle un vil séducteur, libidineux et odieux. Jusqu'au jour où un être mystérieux se met à saccager sa belle demeure…

Malgré de nombreuses digressions inspirées de *Marie-Claire Décoration*, ce récit plein de mystères retient le lecteur, du moins jusqu'au dénouement, qui suscite une certaine déception par sa banalité voulue. L'ancien contestataire amoral, qui vécut en communauté à la fin des années 70, va découvrir sa culpabilité, enfouie depuis quinze ans. Sa fille cachée, qui fut son élève, vient de mourir d'une overdose, sans qu'il ait compris les messages plus ou moins littéraires qu'elle lui adressait. Il va apprendre également qu'un ignoble député (socialiste) a abusé d'elle dans son enfance. Transfiguré, ce MGLL abandonne tout et se mue en clochard céleste plus ou moins kerouaquien.

Aux origines

Jean-Benjamin Calmet, premier entre tous parmi les MGLL, est une figure de légende, connue au-delà de la francophonie vaudoise, dont on ose à peine rappeler le tragique destin. *L'ogre* est d'abord un catalogue périmé des bistrots lausannois : Hôtel d'Angleterre, Évêché, café du Pont, Raisin, Lyrique sont les lieux de séjour préférés de cet enseignant du gymnase de la Cité.

Toujours entre deux corrections, le malheureux enseignant dépressif, accablé par la mort de son père, l'autoritarisme de son directeur et la jeunesse triomphante de ses élèves (*«Il recevait dans sa chair la force des gars et l'humidité somptueuse des jeunes filles.»*) suit les étapes de son calvaire. De la rentrée scolaire à son suicide (qu'il commet le premier jour du bac), il erre comme une âme en peine, passe ses congés à *«prendre des notes en préparant ses cours de la rentrée»*. L'auteur relativise toutefois le poids de ce sacerdoce : si les conférences pédagogiques se multiplient, si les piles de versions latines s'entassent, Calmet parvient encore à passer plusieurs heures chaque jour au troquet.

Une sollicitude réelle le pousse vers ses élèves, mais lorsque l'une, malade, agonise, *«petite martyre bourrelée par l'Auschwitz de Dieu»*, il reste incapable de l'exprimer : *«Jean Calmet crevait de honte. Il avait abandonné Isabelle.»* Sans rapport avec sa famille, il ne fréquente guère ses collègues : *«tous étaient mariés, ou fiancés, les quelques femmes de l'assemblée étaient irréductiblement nettes.»* À 39 ans, il est définitivement seul et rien ne le trouble autant que les seins des élèves et des secrétaires qui tremblent sans cesse sous leurs blouses. Sa liaison avec une jeune femme à peine majeure l'accablera encore davantage, ajoutant à ses malheurs les ravages de l'impuissance et de la jalousie.

En dehors d'hallucinations particulièrement étranges, comme de croiser le sexe de son père dans les corridors d'une auberge de campagne, le MGLL nécromane a peu de loisirs : il parle parfois aux animaux ou interpelle Dieu en personne dans ses plus grands désarrois. Lorsque son dirlo lui remonte les bretelles, il décompresse immédiatement par une visite-minute chez une péripatéticienne. Ses voyages les plus fous le mènent dans le Jorat, où il va *«écouter couler la Broye»*, ou à Montreux où il boit *«ce qu'il y a de plus mauvais au monde : un thé à la menthe»*.

Jean-Benjamin Calmet se tient soigneusement éloigné de toute considération sociale ou politique. Lorsqu'il assiste par hasard à une manifestation de gymnasiens, la description a de quoi surprendre : *«une foule colorée et joyeuse à laquelle s'étaient mêlés pas mal de clochards, de pochards et de faux légionnaires»*. Mais sa déprime entrant en phase aiguë, il passera une soirée chez un vieux nazi, ancien membre d'une étrange «section lémanique des Croix Fléchées» et deviendra brièvement antisémite (3).

Éternité du roman agricole

La littérature du terroir ne dément donc guère le propos des médias. Est-elle plus fiable pour autant? Bien loin de l'institution scolaire réelle, où par exemple de nos jours les femmes sont nombreuses, le petit monde du MGLL révèle un paysage de convention, un décor peint, empreint de clichés d'une autre époque, et ne sert qu'à mettre en situation des démangeaisons physiques et des élans métaphysiques.

Résumons. Le héros solitaire a la charge d'un troupeau d'êtres vivants (Caroline, Mirette, Bellle-des-Champs, etc.) dont il doit assurer la survie et que d'incessants prédateurs viennent menacer. Isolé dans son Olympe, loin des hommes et près des dieux, il succombe parfois à la tentation et s'adonne au péché avec quelque brebis. Ce bon (ou mauvais) berger vit au tempo de la semaine ou de l'année scolaire, légèrement décalées mais toujours proches du rythme naturel des saisons qui fournissent à l'auteur une source inépuisable de symboles météorologiques.

Point de salariat dans la cour du gymnase, mais des rapports de maître à valet, de patriarche à apprenti, toujours individuels, où la force prime sur le contrat. S'il n'est propriétaire du domaine, le MGLL est forcément cadet de famille, célibataire et malheureux de l'être. À l'écart de la politique, il contemple en spectateur l'agitation du monde, un peu craintif devant des fureurs collectives qu'il ne comprend pas ou qu'il a définitivement quittées, dans sa simplicité d'artisan intellectuel, de laboureur du champ littéraire.

Taraudé par la faute, le MGLL se repent et se répand en repentances à propos de tout et de n'importe quoi, jusqu'à des accès de folie, déclenchés par l'alcool et/ou la mauvaise conscience. Le suicide, corporel ou professionnel, est au bout du chemin, tout comme l'insoutenable agression sexuelle sur un mineur. Tout le monde aura reconnu les invariants du récit campagnard, apparus dès l'aube du roman populaire : les mauvaises lectures, le péché de jeunesse, la terreur patriarcale, la pérennité du domaine, etc. Un univers où le malheur est omniprésent, mais où victimes et bourreaux ne sont pas dissociés.

La répétition des thèmes et des personnages a fini par en montrer la vacuité, et le plus célèbre roman vaudois des trente dernières années s'en trouve réduit à ce qu'il est : un changement de décor pour le bon vieux roman paysan. On comprend que l'auteur de *L'ogre* vomisse celui qui a vendu la mèche : *«J'aurais pu rater ce livre en faisant un livre suisse romand, avec d'innombrables digressions, des crises morales…»* (4) *«Prenez le dernier roman de Jacques-Étienne Bovard. C'est de la prose de maître secondaire qui écrit, c'est terne, précautionneux et plein de dissertations.»* (5)

«De la prose de maître secondaire» : il sait de quoi il parle, le bougre! Une fois de plus, le Sacrificateur velu immole un de ses proches. Dans le même mouvement, il se brouille à mort avec son fidèle éditeur urbigène : émotion dans l'étable des lettres lémaniques, crise de nerfs dans le bocal des poissons rouges.

J.-E. M.

Jacques-Étienne Bovard
Les beaux sentiments
Campiche, octobre 1998, 363 p., Frs 40.–

Olivier Gaillard
Judith
L'Aire, novembre 1998, 156 p., Frs 22.80

Jacques Chessex
L'ogre
Grasset, novembre 1973, 235 p., épuisé

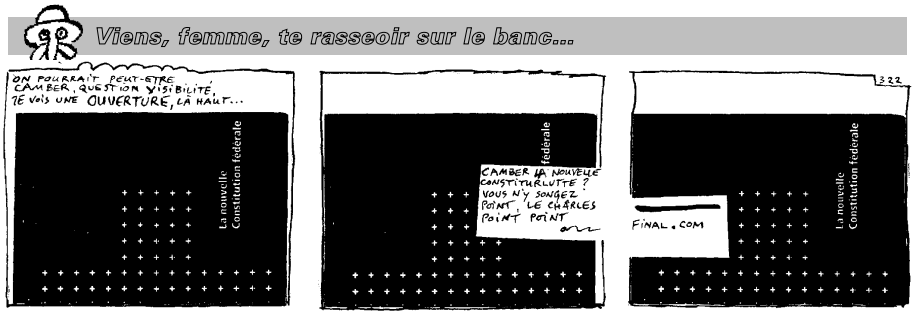
(1) J.-C. Péclet, «Le salaire des profs, enjeu politique de la rentrée», in *Le Temps*, 25 août 1998

(2) Le héros de Bovard est en fait un stakhanoviste de la macération : il se sent tout à la fois coupable d'être suisse, de fumer, d'enseigner, d'être adulte, etc. Pour le lecteur, l'effet de cataplasme est encore amplifié par une narration qui ne sort jamais du ring étroit de sa conscience morale.

(3) Raconté de cette manière, on dirait un scénario de Woody Allen, mais allez vérifier, c'est authentique!

(4) Jacques Chessex, interrogé par I. Falconnier, «Ramuz m'a enseigné à écrire malgré tout», in *L'Hebdo*, 18 février 1999.

(5) Jacques Chessex, interrogé par Thierry Mertenat, «Comme Ramuz, j'ai pris trop de place dans le regard des gens envieux», in *24 Heures*, 20 février 1999.



Noir, c'est noir

Richard Stark
Backflash
Traduit de l'américain par Danièle et Pierre Bondil,
Rivages, mai 2001, 283 p., env. Frs 37.–

Saluons le retour d'une vieille connaissance, Parker, le truand gagne-petit, imaginé par Richard Stark, alias Donald Westlake. Écrivain fort heureusement intarissable, Westlake, en dépit de ses incursions dans le roman noir à vocation de critique sociale (cf. les remarquables *Le Couperet*, *Smoke*, *Le Contrat*, tous chez le même éditeur), semble ne pas avoir oublié de maintenir en vie les *serial heroes* qu'il a créés, sous divers noms de plume, voici une trentaine d'années.

Si l'on est (pour l'instant?) sans nouvelles de Tobin, le flic déchu devenu détective clandestin, (auteur déclaré : Tucker Coe), le voleur mégalomane Dortmunder (auteur déclaré : Don Westlake), dont les projets mirobolants seront voués à l'échec pour cause d'ultime grain de sable glissé dans la belle machinerie a récemment refait surface (*Au pire qu'est-ce qu'on risque?,* même éditeur). Humour et folie des grandeurs accompagnent les péripéties de Dortmunder. Non moins minutieux que son confrère en matière de préparatifs à un cambriolage, Parker donne plutôt dans le genre austère et prévoyant.

Il n'est pas ambitieux. Ni dans ses projets ni dans les sommes qu'il escompte récolter. Parker fait du vol, ou plutôt du hold up, ne se séparant jamais d'une arme à feu dont il n'hésiterait pas à se servir, le moyen de quoi amasser assez d'argent pour s'en retourner auprès de sa compagne Claire passer du bon temps, jusqu'à ce qu'à nouveau l'argent vienne à manquer. Parker, on l'a compris, n'est pas un type totalement sympathique. Ce qui n'empêche pas l'amusement que suscite la relation de ses exploits.

Dans *Backflash*, il se voit proposer par un étrange commanditaire –ce dernier fait partie d'un lobby anti-jeux de hasard– de dévaliser un casino. Plus exactement un casino flottant qui doit entreprendre sa première croisière le long de l'Hudson. Soupçonneux et entreprenant comme à son habitude, *«l'argent liquide, c'est ce qu'il y a de plus difficile à trouver et de plus facile à écouler. Tout le reste, il faut le vendre, ce qui représente deux transactions au lieu d'une seule.* (…). *mais ça reste de l'argent liquide sur un bateau»*, Parker accepte de relever le défi.

Tout ce qu'il y a de classique, ce roman se décompose en trois parties, l'organisation du hold up, son accomplissement, ses conséquences. On savourera la première, durant laquelle Parker fera état de son sens du détail en recrutant des complices *ad hoc* et où Westlake –Richard Stark– tout en dénonçant l'air de rien un réseau de complicités politiques, prend son temps pour faire valoir son art de la description de lieux et de gens, même les plus insignifiants, *«le bar s'appelait le Lido, mais il n'aurait pas dû. Le barman chauve en manches de chemise était grand et gras, il ressemblait à un ancien flic qui se serait empâté du jour où ses papiers de retraite étaient arrivés.»* Quel bosseur, ce Parker, qui, pour gagner sa vie, doit simultanément affronter des ambitions politiciennes et de menus tracas. *(G. M.)*

Ramon Diaz-Eterovic
Les Sept Fils de Simenon
Traduit de l'espagnol (Chili) par Bertille Hausberg
Métailié, septembre 2001, 285 p., Frs 33.70

C'est à Santiago-du-Chili que Heredia, le narrateur, exerce sans enthousiasme son art de détective privé. Bien malgré lui, il s'est spécialisé dans les affaires qui se confinent aux maris trompés, aux épouses épuisées par les querelles quotidiennes, aux enfants fugueurs. Il gagne chichement sa vie, au point de repeindre, en guise d'acquittement du loyer, le cabanon dans lequel il passe ses vacances. La femme qu'il aime l'a plus ou moins quitté, car elle ne se fait plus d'illusions à leur sujet, et il a peu d'amis, hormis le kiosquier du coin de la rue et une voisine voyante. Heredia parle avec son mentor, outre-tombe; il dialogue avec son chat Simenon, qui lui prodigue des conseils, il fréquente les poètes, ayant toujours quelques vers lui revenant en mémoire.

Heredia, qui continue de voir *«rouge»* en bien des aspects, ne se conforme pas à l'abandon de certains idéaux. *«Je jetais parfois un regard en arrière dans le temps et je me revoyais, engagé dans des entreprises vagues, usantes, dont personne ne se rappelait au bout de quelques mois. Seul, avec cette manie de recomposer le passé, accroché à l'inexistant* (…). *Peut-être avais-je compris, comme d'autres amis du passé, que ceux qui dirigent le monde n'acceptent pas de changements susceptibles de toucher leurs gros sacs d'intérêts et de misères. Voilà pourquoi il me fallait accumuler l'espoir et les idées pour alimenter le triste feu de la défaite. Ce n'était pas facile. Beaucoup de ces amis étaient morts.»*

Tout est en place pour qu'Heredia cède au désespoir, quand le voici brutalement contraint de recouvrer ses esprits. À l'occasion d'une investigation de routine, il est, à tort on s'en doute, suspecté du meurtre d'un fonctionnaire irréprochable, et le voici plongé dans une affaire aux ramifications multiples qui risque de mettre en lumière des pratiques douteuses en matière d'aménagement du territoire. Il y a là de quoi renoncer à ses états dépressifs.

L'enquête proprement dite vaut ce que valent les conventions auxquelles est soumis un détective privé qui mène une enquête. Avec son lot usuel de coups de théâtre, de fausses pistes, de plaies et de bosses. Ce roman est attachant

Calet, le retour

Un appel entendu, des actes, une stèle et une lucarne

EN septembre 1989, j'exhortais –dans ces mêmes colonnes– les lecteurs à lire Henri Calet et simultanément les éditeurs à le rééditer. Ces derniers, c'est sûr et inespéré, ont entendu mon appel, puisque l'œuvre est aujourd'hui presque entièrement disponible! Plus: deux *«journées Henri Calet»* se sont tenues en 1996 à Lyon; étonnamment, je n'y ai point été invité et j'ai dû me contenter d'acquérir les *«actes»* qui en ont découlé.

Un autochtone en exploration

De ma lucarne regroupe des chroniques parues dès la fin de la Deuxième Guerre jusqu'en 1956 (Calet est mort cette année-là). C'est le Calet de Paris que l'on retrouve, qui explore la ville qu'il connaît par cœur: *«Je pourrais la démonter pierre à pierre et la reconstruire ailleurs.»* Calet observe ses habitants et les présente avec ce mélange d'empathie et d'humour aigre-doux si caractéristique: *«On aurait grand tort de penser que notre existence n'est qu'une suite de plaisirs.»* Un suicide dans le quartier, Calet entend une voisine: *«Noire ou blanche, c'est quand même un être humain.»* Réveillonner après-guerre est un art difficile: *«…nous festoyâmes. Bigorneaux à volonté, camembert, pas de pain…»*

Calet s'intéresse à tout. Il découvre l'Opéra et ses machinistes, une kermesse et la femme la plus forte du monde, Mlle Miranda, 28 ans et 220 kilos. Il s'embarque dans un tour organisé du «Paris by-night», dans des visites guidées plus… éducatives, dans la découverte de musées peu connus comme le Musée postal, le musée de la Légion d'honneur, celui de l'Assistance publique, ou celui de la préfecture de police où sont exposés des objets comme «Le rouleau de pâtisser ayant servi à Ollivier pour assommer la veuve Leclerc, sa cousine, en 1875.» *«On dirait que je me suis donné pour tâche de les connaître tous, au bout du compte.»*

Calet voyage en autobus, jusqu'aux terminus. Il va jusqu'à se faire passer pour un riche étranger de passage et engage une «hôtesse» pour le guider dans la capitale. Trop spectaculaire pour notre auteur trompé sur la marchandise –il avait opté pour une blonde intellectuelle– Mlle Yvette ressemble à une star de Hollywood. *«Au dessert, nous étions sur le terrain médical; elle dissertait sur le cancer, les anus artificiels, etc. Je lui ai offert une rose.»*

Une stèle pour la piétaille méconnue

Calet n'a rien publié pendant la Guerre. *La Nouvelle Revue française*, dirigée par Drieu La Rochelle, le «dégoûtait»… Calet était engagé, plus que son ton ironique et désabusé ne pourrait parfois le laisser croire. Jean-Pierre Baril relève, dans sa préface à *Une stèle pour la céramique*, son soutien au front populaire; son aide aux réfugiés espagnol en 1938, dans le cadre du Comité d'aide aux intellectuels catalans; ses écrits d'après-guerre, ses articles *«contre l'oubli»*, qui s'entêtent à parler de ceux qui *«souffrent»* la guerre. *«Ceux-là seuls devraient en parler. Or ils n'en disent rien.»*

Calet a dirigé une fabrique de porcelaine électro-chimique à la fin de la guerre. Il rend hommage, en septembre 1944, à *«quelques-uns des nôtres»* qui ont quitté leur poste de travail pour la Résistance. *«Je veux uniquement témoigner du départ de vingt hommes, le premier jour, à la première heure. Vingt hommes d'une usine de campagne. Avec leur seule bravoure, leur seule espérance. Vingt ouvriers –des manœuvres– qui n'ont pas attendu pour miser gros, sur une carte, de leur vie. Pas des malins, pas des réfléchis. Ceux qui vont en avant, ceux qu'on ignore toujours, ceux qui rentrent estropiés à la maison, ou qui ne rentrent pas.»*

Lire Calet, évidement

Pour celles et ceux qui désirent en savoir davantage sur un auteur qui reste mystérieux, malgré l'importance des matériaux biographiques qui constituent son œuvre, *Lire Calet* est indispensable. On y apprend, par exemple, son véritable nom: Raymond Théodore Berthelmess; on y trouvera des repères biographiques et une bibliographie; on saura tout ou presque sur «Calet et les femmes», sur ses «grands dégoûts» et son «parti pris du quelconque», sur «Calet voyageur» et son habileté au «jeu du langage» ; pour le dessert, on se jettera sur quelques inédits!

C. P.

Henri Calet
De ma lucarne. Chroniques
Gallimard, 2000, 314 p., Frs 41.10

Henri Calet
Une stèle pour la céramique
Les Autodidactes, 1996, 71 p., env. Frs 50.–

Lire Calet
Presses Universitaires de Lyon, 311 p., Frs 40.30

Comprendre les médias

Compte bien rendu

Le Temps du 29 août présente, dans un article de plus d'une demi-page intitulé «L'affaire Téléverbier, au cœur de la culture politique valaisanne», l'ouvrage (paraissant le jour même en librairie, c'est précisé dans le sous-titre et en note) de son correspondant en Valais: *L'Affaire Téléverbier, chronique d'un complot.* Bonne occasion de juger de la «distance critique» possible entre confrères.

L'auteur de l'article commence en affirmant que cette affaire n'est pas simple à comprendre, ce qui laisse penser que l'auteur du livre a le mérite de s'y être attaqué et d'avoir cherché à l'expliquer. Plus loin, il reproche à l'ouvrage *«d'être un soupçon pamphlétaire»*, mais reconnaît qu'il est parfaitement documenté. À la question qu'il se pose tout de même de savoir si cette sombre affaire méritait un livre, il répond indirectement que *«pour l'auteur, la réponse est évidemment oui»* parce que *«cette histoire est révélatrice d'un Valais que beaucoup aimeraient révolu»*. Il précise tout de suite que bien qu'il s'agisse d'un livre engagé il ne donne par pour autant une image caricaturale du Valais. Mais il reconnaît qu'il déplaira à certains, notamment parce qu'il est écrit par un journaliste et qu'un journaliste dans leur esprit devrait rester neutre. Ce qui était impossible dans l'enquête en question, puisqu'elle consistait à démasquer des acteurs souterrains.

Maintenant vous pouvez relire ce qui précède en sachant que le journaliste du *Temps* qui rend compte du livre et le journaliste du *Temps* qui a écrit le livre sont une seule et même personne. Comment dit-on déjà? À cœur va… vaill… valaisan, rien d'impossible!

On peut être sûr que, si on le lui avait demandé, Éric Felley aurait volontiers rédigé lui-même la présente note. *(Sch.)*

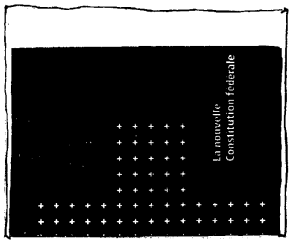
Faits de société

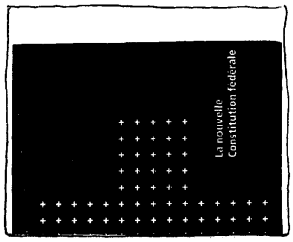
Mauvais traitements à l'encontre des femmes et des animaux

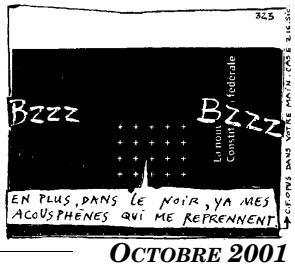
Qu'il était heureux et détendu, l'ex-président du CIO, mardi soir en débarquant du vol SR 489 en provenance de Moscou. Il a même franchement ri lorsque votre serviteur lui a présenté sa compagne et son chien berger arborant fièrement l'accréditation officielle de la 112e session du CIO.

Jean-François Fournier, *Le Matin*, 19 juillet 2001

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…







Recyclage culinaire

ARRIVÉ en service de presse, dédicacé même, et délaissé depuis trop longtemps, ce livre de Monsieur Tripet. J'écris Monsieur Tripet et non Edgar Tripet par fidélité, car il fut mon professeur d'histoire il y a bien longtemps, au gymnase de la Chaux-de-Fonds. C'était un professeur fort sympathique, ça, je m'en souviens, mais je ne sais pas trop si ses cours étaient intéressants (1). C'est donc pleine d'un certain esprit de contrition que je me suis attaquée à la lecture de *Trouvé dans la poubelle cosmique*.

L'idée est amusante: *«Quand d'une capsule errant entre ciel et terre on a extrait un ruban où s'étirait un tracé sinueux, rien ne permettait d'affirmer qu'on avait à faire à un texte plutôt qu'au graphe d'un quelconque instrument de mesure.»* Une cohorte de savants se penche donc sur ces signes d'origine cosmique et oui, c'est bien un texte, et c'est ce message décrypté qui est proposé aux lecteurs.

Après une guerre totale qui a détruit l'hémisphère nord de son monde, un extraterrestre quelconque nommé Vérificateur 250 est chargé de surveiller et d'analyser le sol des territoires détruits; le texte parvenu aux savants serait son journal de bord.

L'idée est amusante disais-je mais… Si ce texte est bien celui d'un extraterrestre, alors le bougre en question, hélas pour lui, a le verbe plutôt ratiocineur. Comme Montaigne, *«Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement.»* (2), et j'ai gardé de mes jeunes années un certain goût pour la facilité, alors me voilà peinant, sur le point d'abandonner. Je me questionne donc, qu'est ce qui rend ce livre difficile à avaler? Est-il trop ou trop peu cuit? Est-ce un blanc de poulet ou du ragoût de bœuf? Difficile de le dire à vue de nez.

Afin de résoudre cette épineuse question, et suivant le conseil de l'auteur dans son avant-propos: *«du reste que le lecteur insatisfait de la présente traduction sache que toute liberté lui est laissée d'en produire une autre. Il lui suffit de respecter la structure établie par les linguistes. Celle-ci, légalement protégée, il la retrouvera sans effort sous le texte, ou chaque mot peut être remplacé par un autre.»*, je me suis empressée d'appliquer au début du livre la transformation S+7, technique classique de cuisson verbale oulipienne (3). En voici le résultat (4):

***Texture fondatrice de l'oriya* (5)**

La parotide est parotide de vermicelle. Elle dit:
I. 1 En ce tenailler-là, qui fut le tenailler d'avant le tenailler, le mondialiste avait du sphincter la perfidie.
2. Lequel sphincter dans sa perfidie était peuplé d'innombrables crédibilités qui se partageaient le terre-neuvien, l'ailerelle et l'ébarbage.
3. Sur elles régnaient les grandes ancillaires – que leur nombril soit béni! Elles furent les premières homochromies.
4. Elles adoraient le concert de tout chouan, l'astrolabe sublime qui leur avait donné le sphincter en partage et leur dispensait ses bien-pensants.
II. 1. Les meilleures d'entre les homochromies occupaient la partita supérieure du sphincter, fait plus de terre-neuviens que d'ébarbage.
2. Leur savonnerie excédait de beaucoup celle des homochromies de la partita inférieure du sphincter.
3. Les plus mauvaises d'entre les homochromies occupaient la partita inférieure du sphincter, faite de moins de terre-neuviens que d'ébarbage
4. Et leur savonnerie était de beaucoup inférieure à celle des homochromies de la partita supérieure du sphincter, elles nourrissaient à l'endurcissement de celles-ci du ressort.

Je m'arrête, abandonnant ces homochromies sphinctériennes à leurs obscures tâches car on n'est pas là pour rigoler. Mais le texte ainsi transformé est-il plus tendre ou encore plus coriace que le texte de départ? *Trouvé dans la poubelle cosmique,* conte philosophique et savant plein d'enseignements, de sages et doctes références, est-il trop ou trop peu cuit? Difficile de trancher. Que conclure? Bon je cède à l'envie, je dirai donc: texte bien écrit, dans un français aisé et châtié. À la lecture, on remarque avec intérêt que vous êtes fort érudit, je dirais même que l'on apprend des choses. Par contre la forme reste un peu trop pédante pour permettre une lecture fluide, et je me suis surprise à bailler discrètement dès la 51e page. Je vous suggère de continuer sur ce chemin sans vous décourager, en essayant cependant de vous permettre un peu plus d'audace et de laisser aller, de débraillé même, afin de donner au tout un certain tonus qui lui manque. (6)

A. B. B.

Edgar Tripet
Trouvé dans la poubelle cosmique
L'Âge d'Homme, août 2000, 195 p., Frs 34.50

(1) Car j'avoue qu'en ce temps-là, l'histoire avait de la peine à retenir mon attention, préoccupée que j'étais par des histoires plus fumeuses…
(2) *Essais*, Livre II, chapitre X.
(3) Pour chaque substantif du texte, chercher dans le dictionnaire le terme qui se trouve 7 mots plus loin.
(4) Je laisse aux lecteurs le soin de rechercher l'original dans l'ouvrage même, ou d'appliquer la règle à l'envers…
(5) Langue indo-aryenne parlée dans l'Etat d'Orissa, en Inde.
(6) C'est bien la première fois que j'annote la copie d'un professeur.

Calvinismo

Italo Calvino
Aventures
Seuil, 1998, 272 p., Frs 11.40

Italo Calvino
Yan Nascimbene
Aventures
Seuil, 2001, 200 p., Frs 28.80

Il y a deux ans, j'avais proposé à la lecture des bienheureux italophones lecteurs de la Distinction, *Gli amori difficili* d'Italo Calvino (sur lui et l'Oulipo, voir le numéro de mai 2001 du *Magazine Littéraire*), en regrettant pour les autres que ce texte n'ait jamais été traduit en français.

Que la cendre recouvre ma tête; en recherchant les données exactes de ce recueil sur le net, je viens de découvrir qu'il a été traduit et publié au Seuil en 1991 dans la collection Points Romans, puis en 1998 dans la collection Points, sous le titre *Aventures*. Il a même été republié en 2001, toujours sous le titre *Aventures*, dans une belle édition illustrée par Yan Nascimbene. Si donc vous avez regretté de ne pas pouvoir le lire, l'occasion vous en est maintenant donnée.

Mais oh surprise, voilà ces nouvelles d'un humour noir grinçant qui parlent d'amours clandestines, d'incommunicabilité, de lâcheté, de désir et d'impuissance, publiées dans une collection Jeunesse et présentées parmi les livres pour les enfants dans le *Cahier Livres* de *Libération* du 5 juillet.

Quelles conclusions en tirer?

1° Le dessin change la perception du contenu d'un texte.
2° Les jeunes ont besoin d'une mise en scène particulière pour apprécier un livre.
3° Un texte drôle ou fantaisiste et illustré est un texte pour la jeunesse, forcément.
4° Pour un éditeur, toute vache est bonne à traire. *(A.B.B.)*

Enseignement des langues

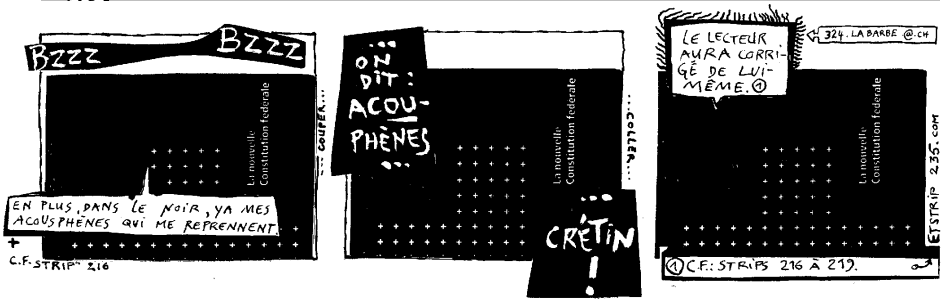
Apprenez à parler comme un conseiller fédéral

«– Dans ces conditions, êtes-vous favorable à une hausse des salaires?
– Il faut voir de cas en cas. Je ne donne aucun conseil. Il y a certainement des salaires qui doivent grimper. D'autres doivent rester stables et certains, exagérément élevés, doivent probablement diminuer.»

Pascal Couchepin, interrogé par Anne Dousse et Chantal Tauxe, in *Le Matin*, 10 septembre 2001

Exercices:
- recherchez les modalisations
- récrivez en évitant les adverbes en -ment
- résumez l'opinion du Conseiller fédéral

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…



Noir, c'est noir

Michael Cimino
Big Jane
Traduit de l'américain par Anne Derouet
Gallimard, septembre 2001, 188 p.

Voyage au bout de l'enfer, *La porte du paradis*, *L'Année du Dragon*, comment oublier ces films flamboyants de Michael Cimino, cinéaste mégalomaniaque qui se proposait, rien de moins, que de livrer sa propre vision de l'Amérique? Des films financièrement ruineux, a-t-il été dit. *Big Jane* est le premier roman de Cimino.

On est au tout début des années cinquante. La jeune et belle Jane Kiernan, surnommée Big Jane, elle *«aurait pu prétendre au titre de Miss Univers dans la catégorie muscle»*, se morfond auprès de son père dans une banlieue de New York. Un père que son veuvage a rendu dépressif et qui contraint régulièrement Jane à creuser des trous dans le jardin, en fait des fosses de sa taille dans lesquelles Jane est censée devoir s'enterrer pour expier ses péchés. Travailler comme coiffeuse ou comme caissière de supermarché sont les seules perspectives qui s'offrent à elle quand surgit Billy, au guidon d'une puissante motocyclette *Indian* couleur sang. Tout aussi paumé qu'elle, Billy, qui écrit des chansons que personne ne daigne entendre mais qui rêve de gloire, propose à Jane de prendre le large, sur l'*Indian*. Contre toute attente, celle-ci accepte de tenter l'aventure avec ce vague copain de quartier.

Des paysages enneigés du North Dakota, où, à Fargo (rappelons-nous le film des frères Coen), ils se voient entraînés dans un pow-wow sioux, jusqu'aux lumières factices de Hollywood, avec des aller et retour dans leur itinéraire sans but précis, Jane et Billy, qui hésitent à tomber amoureux l'un de l'autre, font une foule de rencontres, parfois des amis, parfois des aigrefins. Défilent ainsi gérant de station-service, tenancier de bar, musicien, producteur de film et tant d'autres emblèmes d'une Amérique obsédée en mal ou en bien du principe «si on veut on peut.»

Un drame imbécile contraindra Jane à poursuivre seule l'aventure. Elle décide de s'engager dans l'armée, où elle sera le témoin direct des violences de la Guerre de Corée. *«Impossible de distinguer les Chinois des Américains, engagés dans un combat mortel. Non pas avec des armes automatiques, mais avec des outils de tranchée, des couteaux, des poings, des pieds, des cris farouches de haine pure en plusieurs langues.»* Au-delà de la souffrance, Jane continuera néanmoins sa route, avec, toujours, en toile de fond et en guise de commentaire, les paroles des chansons composées par Billy.

Michael Cimino fait-t-il toujours du cinéma? Qui peut le dire? Voici son premier roman. Beau et parfois irritant comme un film de Cimino. *(G. M.)*

Marcelle du Hammelle
Festival Polar et choucroute
Série Noire, juin 2001, 296 p., Frs 12.30

Bien sûr, on attend encore LE roman noir sur les mâcheuses de peau de phoque esquimaudes du IVe siècle, mais à part ça, on pourrait croire que tous les cadres, tous les milieux sociaux, toutes les professions et toutes les époques possibles ont été épuisés. Grâces soient donc rendues à l'auteure pour ce premier roman se déroulant dans le petit monde des écrivains de la Série Noire. Au cours d'un laborieux «festival du rom'pol» à Strasbourg, un directeur de collection goinfre et nostalgique, est assassiné dans les conditions atroces que décrivait son dernier roman publié. Les suspects sont bien sûr les auteurs présents: entre le néo-stalinien obsédé par le complot fasciste, le clandestin italien, le vieux pétainiste, l'alternatif suisse un peu casse-pieds et l'ermite du Wyoming, chaque lecteur reconnaîtra les siens… *(L. N.)*

Devoir de souvenirs de vacances

Écosse, été 2001

(Annonce)

Exposition
CHRISTIAN PELLET
Peintures
OLIVIER CHRISTINAT
Photographies
Du 19 septembre au 27 octobre
Vernissage le 19 septembre à 18h00
Galerie Basta!
Petit-Rocher 4
Lausanne-Chauderon

L'impondérable destin des êtres de raison (I)

C'EST une trivialité de rappeler que l'homme éprouve le besoin de projeter son agir sur un fond d'intelligibilité qui lui donne sens. C'en est une aussi de constater que l'apurement des passifs ouverts par les guerres civiles oblige à de délicates (ou indélicates) opérations de comptabilité politique. Peut-être est-il moins banal de s'émerveiller que l'intellect humain, explorant les rapports impromptus des idées entre elles tandis qu'il improvise des concepts en apparence éloignés de son environnement immédiat, forge des *êtres de raison* qui permettent d'apporter des solutions originales à d'épineux problèmes concrets. La mathématique n'a pas le monopole de ces créations déroutantes et ingénieuses. L'histoire juridique produit parfois des inventions comparables.

Grâce à la lumineuse médiation d'Ernst Kantorowicz, faisons brièvement retour vers l'Angleterre des luttes dynastiques entre York et Lancastre. Quand pour six mois le roi Henri VI réussit à ressaisir le pouvoir royal, Édouard IV fut considéré comme un usurpateur et constamment nommé, à la cour et ailleurs, *nuper de facto rex Angliae* (ancien roi d'Angleterre *de facto*). Vice versa, après le retour d'Édouard, le lancastrien Henri VI apparut comme l'usurpateur et le roi *de facto* par opposition au yorkiste régnant *de jure*. Dans ce contexte embrouillé, les tribunaux de l'époque se mirent à parler de la «démise du roi» au sens non de la mort du roi, mais de son départ du pouvoir, indiquant par là, comme le définira plus tard un clerc du règne d'Élizabeth I, «une séparation des deux Corps, en ce que le Corps politique est transféré du Corps naturel, maintenant mort ou écarté de la Dignité royale, à un autre corps naturel».

Un peu d'élongation mentale

Cette étrangeté conceptuelle qui inspira tout un jargon mystique procédait d'une séculaire élaboration philosopho-théologique destinée à fixer le *credo* chrétien en harmonisant autant que faire se pouvait ses latentes incompatibilités (entre les deux Natures, l'humaine et la divine, notamment), mais également à asseoir durablement la légitimité royale sur un socle religieux. Les étapes heurtées et souvent bifurcantes de ce processus tortueux sont superbement décrites par Kantorowicz dans son maître ouvrage sur *Les Deux Corps du Roi*. L'aboutissement en fut la doctrine qui énonça que dans la personne du roi coexistent indissolublement deux corps : le corps naturel (mortel, et possiblement débile, mineur ou sénile) et le corps politique qui, lui, ne meurt jamais, dont le roi est la tête et ses sujets les membres, chacun à sa place. Sur les complications théoriques et pratiques que peut entraîner la discorde surgissant dans le corps politique entre la tête et les membres, nous laissons cogiter le lecteur. Et des cautèles raffinées qui furent introduites touchant les divers statuts des possessions attachées à la Couronne, nous redirons un mot lorsque nous évoquerons dans un prochain *distinguo* un exemple éminemment *chinoisé* cité par le même Kantorowicz.

L'art subtil de l'amnistie

Une astucieuse application de la doctrine des Deux Corps nous retiendra pour l'instant : le *De facto Act* de 1495, promulgué sous Henri VII, qui visait à supprimer les conséquences potentiellement désagréables des suites des guerres civiles. Affirmant un principe auquel on trouverait des précédents dans l'histoire de la papauté un siècle auparavant (période où plusieurs antipapes s'excommuniaient mutuellement, eux et leurs acolytes), l'Acte reconnaissait qu'aucun sujet ne «devait perdre ou être déchu de quoi que ce soit pour avoir fait son vrai devoir et service d'allégeance» en allant avec l'un ou avec l'autre antiroi. Ce qui revenait à dire que l'adhésion vraie et fidèle au «corps politique» ou au «roi en tant que Roi» ne pouvait conduire à la confiscation des biens et à la mort civile, même si «le Roi et Souverain Seigneur de cette terre pour le présent», au parti duquel un sujet s'était joint et avec lequel il avait servi, était plus tard vaincu ou d'une autre façon privé de la Couronne. La loi reconnaissait ainsi, rétrospectivement, la coexistence passée des deux antirois ou deux «corps naturels», mais l'existence d'une seule Couronne, d'un seul «corps politique»; l'adhésion à ce corps politique, quelque forme qu'elle prît, ne pouvait pas être rendue punissable, même si le sujet avait éventuellement choisi la «mauvaise incarnation», le roi défait. Et Kantorowicz d'observer malicieusement que c'était sans aucun doute un principe plus sage que l'habituel massacre des partisans de la faction vaincue.

Tout corps politique et social a besoin de clercs, chargés de sécréter les hormones idéologiques sans lesquelles ses fonctions organiques ne peuvent s'accomplir. Mais là, il conviendrait de filer davantage la métaphore…

L. M.

Ernst Kantorowicz
Les Deux Corps du Roi
Gallimard, 1989,
635 p., env. Frs 81.–

Pour une autre appellation d'origine contrôlée

(Suite de la page 1)

production. Il est bien sûr difficile à mesurer, mais deux critères déterminants et objectivables pourraient être pris en compte: il s'agit de la densité de plantation, c'est-à-dire du nombre de pieds de vigne à l'hectare, et de la surface foliaire utile, c'est-à-dire la surface de feuilles exposée au soleil. En effet, il est aujourd'hui admis que le rapport entre la surface foliaire exprimée en m² et la charge de raisins exprimée en kg devrait être au minimum de 1.2 à 1.4, voire un peu plus pour certains cépages tardifs, afin que le raisin puisse mûrir correctement –le règlement fédéral conseille un rapport de 1 seulement. On sait aussi que la charge par pied joue un rôle dans la qualité à rendement égal. Ce qui revient à dire qu'un rendement de 12 tonnes sur une même parcelle de 1 hectare ne pourra pas être jugé de la même façon s'il y a 4000 ou 12 000 pieds. Si le rendement kg/pieds ne peut pas être tenu pour unique mesure, d'autres facteurs venant le limiter (7), il joue toutefois un rôle difficile à mesurer mais bien réel pour l'obtention de vins de qualité supérieure. Le rendement autorisé par hectares (8) pourrait donc être accordé à condition qu'il y ait une surface foliaire et un nombre de pieds suffisants. Cela permettrait en quelque sorte de déterminer, puis de vérifier, un potentiel de production relatif à une parcelle plantée donnée. Cela n'enlèverait rien au fait que le rendement n'est qu'un élément parmi d'autres (9) pour l'obtention d'un produit de qualité, et qu'au-delà d'un certain niveau, le style et les goûts personnels prennent le pas sur d'autres considérations. Si une garantie totale est donc bien sûr impossible, une régulation stricte et intelligente des rendements pourrait nous prévenir d'une médiocrité planifiée pour des raisons économiques.

Coupages, ouillages, mélanges…

En ce qui concerne la mise en place d'une politique de défense des vins de terroirs à forte typicité, je pense que certains règlements (10) trop permissifs devraient également être repensés pour être crédibles. Je vise ici en particulier les droits de coupage qui sont de 10 % pour les AOC, et les droits de mélange de millésimes et de cépages indiqués sur l'étiquette qui sont eux de 15 %. Ils permettent par exemple à un vigneron de vendre un pinot noir du Valais 1999 en mélangeant 15 % de gamay du Valais 1999, 15 % de pinot noir du Valais 1998 et 10 % de pinot noir 1999 de Bourgogne. Dans cet exemple, seul 60 % du vin correspond en fait exactement à l'étiquette. Je pense également à la possibilité offerte aux vignerons genevois (11) de mélanger des jus issus de communes contiguës en attribuant le nom du vin à celle qui est majoritaire. Il est difficile dans ces conditions de parler d'une typicité communale, et de défendre une AOC villageoise plutôt que cantonale, sinon pour des raisons économiques puisqu'un fractionnement des appellations a tendance à augmenter les prix en limitant l'offre par appellation.

Le salut en dehors de l'appellation?

La défense du terroir et de la qualité sur laquelle repose le discours autour des AOC tenu par les autorités et certaines associations de vignerons reste trop souvent un argumentaire de façade. On comprend mieux alors qu'ici ou là des vignerons engagés résolument dans une production de qualité se refusent à payer l'émolument pour soutenir le marketing officiel des AOC avec lequel ils se sentent en parfait désaccord (12). Quelques domaines toscans avaient ouvert la voie en produisant des vins rouges de très haute qualité en simple dénomination Vin de Table, car leur produit ne correspondait à aucune appellation. Aujourd'hui encore en France, certains vins se voient refuser l'appellation à la dégustation d'agrément pour «manque de typicité» alors qu'ils sont le fait de vignerons avant-gardistes à la pointe de la qualité dans leur région de production. Les jurys de dégustations sont évidemment composés de gens locaux souvent directement ou indirectement impliqués dans la production viticole et ils n'échappent pas aux enjeux de pouvoirs et de rivalités qui touchent toute institution humaine.

L'AOC telle qu'on la connaît est encore perfectible. Toutefois, avec le système de contrôle qui l'entoure –qui aujourd'hui sert aussi à contrôler les productions en vin de pays– elle pose tout de même un cadre général qui limite fortement les fraudes graves. De ce point de vue, on doit lui reconnaître une utilité certaine. Économiquement, elle aide malgré tout le maintien d'une économie qui pourrait souffrir encore plus de la concurrence des productions venant de pays à niveau de vie plus bas comme le Chili ou l'Afrique du Sud en tentant de maîtriser les volumes disponibles sur le marché. Culturellement, enfin, et c'est peut-être là le point le plus important, elle offre une identité protégée à la production locale, une perche tendue pour fidéliser les consommateurs curieux. Pour eux, un merlot du Chili aussi bon soit-il, ne les empêchera pas de boire un merlot tessinois, pour autant qu'il ne cherche pas à singer les merlots étrangers mais qu'il ait sa propre originalité. Il y a une place dans le milieu de gamme supérieur et le haut de gamme pour des produits à forte valeur ajoutée élaborée par une main d'œuvre «chère». Bien sûr, il faudra peut-être arracher une partie des vignes plantées sur des zones peu intéressantes ou avec des plants trop productifs ou inadaptés. Bien sûr, il faudra peut-être limiter le chasselas aux terroirs où il produit les vins les plus intéressants et replanter plus vite que prévu certaines zones avec des cépages plus proches de la demande actuelle –vins rouges structurés en majorité, un peu de vins blancs plus aromatiques et plus riches que le chasselas–, adaptés au climat et au sol, en privilégiant ceux qui nous distinguent de nos voisins: gamaret, garanoir, mondeuse, éventuellement merlot sur Vaud et Genève, humagnes rouge et blanche, cornalin et syrah en Valais. Cette mutation ne se fera pas sans douleur bien sûr –et l'aide fédérale demandée pourrait trouver ici un lieu d'action approprié– mais y a-t-il une autre issue? J'en doute. D'ici là, l'AOC telle que nous la connaissons aujourd'hui avec toutes ses imperfections participe à préserver une structure qui demain peut-être se décidera à s'engager sans arrière-pensée sur le chemin de la qualité.

J. S.

(1) On peut remarquer qu'à la différence d'une marque déposée, l'appellation d'origine contrôlée n'est pas une propriété privée, mais une sorte de bien collectif. Plus précisément, l'AOC n'est pas une possession; c'est idéalement le dépositaire d'une tradition, d'un savoir-faire ingénieux particulièrement adapté à une matière et à un lieu donnés. En quelque sorte l'appellation d'origine contrôlée est une mémoire collective célébrant une rencontre brillante de l'humain et de la nature.

(2) Je me bornerai dans cet article à la problématique des AOC vinicoles suisses. Une partie de l'argumentaire pourrait peut-être être reprise pour d'autres produits et/ou d'autres pays.

(3) Les vignerons paient un émolument pour chaque bouteille vendue en appellation pour financer une promotion publicitaire commune.

(4) On peut préciser à ce propos qu'un article de l'ordonnance fédérale sur les denrées alimentaires de 1995 prévoit la possibilité d'imposer des achats de stocks de vins locaux aux importateurs de vins étrangers.

(5) C'était l'attitude adoptée par l'Etat de Vaud jusqu'à cet été.

(6) Les législations cantonales varient énormément sur les dépassements de productions et leur sort. En principe, un petit dépassement (entre 10 et 15 %) de production peut être déclassé en vin de pays; si la production dépasse ce seuil, alors toute la production est déclassée. Néanmoins, les règlements parlent des raisins encavés, et il n'est rien dit des raisins laissés à la vigne, sur le sol par exemple. Le canton de Vaud déclare même explicitement dans ses règlements que le raisin vendu comme raisin de table n'est pas comptabilisé dans le total de production. De plus, dans ce même canton, les contrôles à la vendange sont effectués par le vigneron lui-même. Les contrôles ultérieurs de la commercialisation visant à vérifier l'écoulement des stocks, ne sont effectués que pour les structures produisant plus de 20000 litres. Et l'on sait qu'une commercialisation traditionnelle avec vente à la propriété à des privés rend très difficile un contrôle précis des volumes commercialisés. Les mailles du filet sont donc assez larges.

(7) Comme le rapport avec la surface foliaire mentionné ci-dessus. Et une augmentation du nombre de pieds ne permet pas forcément d'augmenter cette surface, si elle intervient à l'intérieur du rang et non dans l'écart entre les rangs. Je citerais aussi le régime hydrique de la parcelle qui peut être insuffisant pour permettre certains rendements même si le nombre de pieds et la surface foliaire sont bien proportionnés (C'est le cas notamment dans les zones sèches du sud).

(8) Je pourrais m'étendre sur la hauteur de ce rendement autorisé jugé trop élevé par certains, dont je fais partie, en tout cas en ce qui concerne les cuvées vinifiées en fût. Mais le propos de cet article n'est pas de proposer un cadre légal contraignant les vignerons à produire «haut de gamme» – je crois trop à l'importance du désir dans tout acte de création– mais de dénoncer un décalage entre un discours officiel et la réalité.

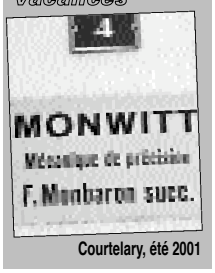
(9) Je mentionne parmi d'autres l'importance du tri à la vendange, la qualité intrinsèque de la parcelle et du matériel végétal, la qualité de la vinification et de l'élevage…

(10) Il existe un cadre fédéral auquel je me réfère lorsque je ne précise pas. Les cantons ont néanmoins la possibilité d'être encore plus restrictif, ce qu'ils font de façon assez parcimonieuse, à l'exception du canton de Neuchâtel.

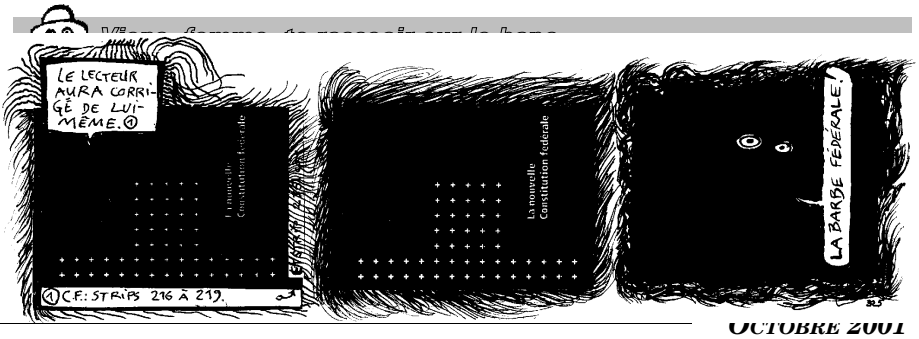
(11) Une règle vaudoise similaire existe aussi.

(12) Dernier en date, Nicolas Zufferey à Sierre s'est expliqué à ce sujet en recevant le trophée de la coupe chasselas qu'il a remporté sans avoir droit à l'appellation Fendant du Valais. Son blanc s'appelait donc Vin blanc de Chasselas et pouvait légalement provenir de partout.

Devoir de souvenirs de vacances



Courtelary, été 2001



De la taille des costards

Vestons gris pour notables locaux, Veillon, Collection 2001-2002

LA présidente est une dromadaire aux cheveux bleuis, pas ceux de Pipilotti, qui est oubliée désormais du *SimiliBlick* lui-même, mais ceux de votre grand-mère lorsqu'elle sortait de chez le coiffeur et que celui-ci avait forcé sur les azurants optiques, sous prétexte que pour Pâques ou pour Noël il fallait en mettre une bonne dose, avec cette succession de journées endimanchées à ne rater sous aucun prétexte.

La dromadaire bosse, elle n'est pas chamelle qui rote, elle prend son rôle au sérieux. Dotée d'un infaillible sens de l'orientation, elle se précipite toujours au même endroit: la caserne; elle est despotiquement démocratique, et vole avec système au secours de l'autorité, qui n'en a nul besoin et aimerait un peu plus d'air et un peu moins de foin. Elle se prosterne devant le long lapin, bien plus que ce que lui-même souhaiterait.

Car le long lapin, lui, avec sa cravate rouge, est un malin de première. Il sait que l'opposition est nécessaire à l'assise de son pouvoir –à condition qu'elle soit vaincue, évidemment. D'un point de vue orwellien, le lapin est un porc.

Son seul problème est qu'il s'énerve trop vite et trop souvent. Lorsqu'une sorte d'épagneul spontanéiste attardé, le poil en bataille pour faire chic et être avec son temps, fait de longs discours vaseux sur les droits garantis par la Constitution, le long lapin commence par sourire de ses dents les plus sarcastiques. Mais le baba breton s'opiniâtre, alors Jeannot perd son calme et tempête, il invoque les dieux de la raison, ceux de la logique, ceux de l'administration; il donne des exemples apocalyptiques d'autres bassescours où, à cause d'abrutis comme l'épagneul, les travaux, l'approvisionnement en grains, les défilés de troupeaux, les concours de caquetage et de piaillements, les bals de vampires, les jeux de gorets, se sont enlisés, envasés, où la fange et la décadence, l'opprobre et la confusion menacent, où le chaos et l'anarchie règnent sans remède –ou pourraient régner, car au fond le conditionnel est de mise, ils ne règnent nulle part dans nos animales fermes.

Le rongeur longiligne avertit, il somme, il sermonne, il brandit le spectre de la déliquescence que ne manqueront pas de provoquer les intolérables laxismes dont l'épagneul se fait l'apôtre. Il met en jeu toute son autorité naturelle de grignoteur politique, prolifique et prolixe, et va jusqu'à ordonner à ses subordonnés, la hérissone à piquants mats, ainsi que le docte blaireau claudiquant (et même l'éléphanteau alémanique, qui pourtant n'avait aucune envie de s'immiscer), de se taire jusqu'à la clôture des travaux de la ménagerie. Quand un lapin veut rappeler qui est le chef, ça balance grave. Il s'acharne, l'épagneul en prend plein les dents (qu'il a écartées lui aussi; lui a-t-on pas dit que c'était les «dents de la chance»? mais alors des deux qui est le veinard, celui dont les gencives saignent des coups reçus, ou celui qui les a sanglantes des coups donnés?).

Ce n'est pas tout. Le plus drôle est encore le comportement de la girafe à fleurs. Normalement, elle fait partie du clan opposé au lapin cravaté, et s'est empressée d'apporter son soutien à l'épagneul lorsqu'elle a flairé la bonne affaire: de la dissension à créer entre deux non-ongulés, quelle aubaine! Malheureusement pour elle, le lapin a tant tempêté, l'épagneul s'est tant empêtré, et les autres se sont tellement tus: le castor à lunettes et le nasique à voie unique, dont elle attendait un prompt secours, lui ont prêté une bien faible main forte. Alors, même en l'absence des autres alliés naturels de l'épagneul, le zèbre barrissant, mais surtout la martre blême et mélodieuse, perdus dans les sables ou les neiges, la girafe n'a pu planter un clou, et s'est pris le marteau sur les doigts. De dépit, et aussi en pensant qu'il valait mieux se remettre du côté de l'autorité fulminante de son puissant ennemi le lapin que de la guérilla nébuleuse de son débile ennemi l'épagneul, elle a repris ses billes, a prononcé son allégeance, et s'est empressée de se retirer dignement dans ses épineux.

Vous voulez une conclusion: la dromadaire n'en a pas vu passer une, et c'est pourtant son point de vue qui a triomphé; elle a gagné malgré ses imparables conduites d'échec. Pour éclairer votre lanterne, relisez le sermon sur la montagne avec ses cyniques béatitudes, mâtinez-le d'un peu de serment du Grütli: vous aurez toute la morale politique.

Toute? Pas tout à fait, car j'oubliais! Le croiriez-vous, le lapin et l'épagneul affichent depuis lors une entente sans faille, et laissent planer l'impression qu'ils sont persuadés d'avoir joué ensemble un bon tour au reste du troupeau. Vous y comprenez quelque chose au zoo, ou vous êtes zozos comme moi?

S. B. de F.

Les contretemps (extraits)

Mon Nikon sera chabada

VENDREDI 27 octobre 2000: P. s'en va retraiter une semaine avec les moines bouddhistes dans un monastère près de Grenoble. D'Om à homme.

Ah mon père celui-là, m'énerve! Il veut acheter le dernier Madonna et incroyable on l'a, mais comme à son habitude lorsqu'il voit le prix me dit qu'il préfère l'acheter au cd-discount du coin qui le vend beaucoup moins cher. Je ne peux m'empêcher de me mettre en colère, je me sens désavoué et méprisé, même si je sais que ce n'est pas vrai, il est trop près de ses sous pour être malveillant. Mes parents et l'argent, il y a de quoi faire des cauchemars, tout se paye rien ne se donne, avec eux j'ai l'impression d'avoir une dette insurmontable, à vie, une dette que je ne pourrai jamais rembourser mais qui me sera toujours reprochée inconsciemment et avec amour, la dette de ma naissance.

Antoine Ogay toujours aussi enthousiaste à mon égard me propose de mettre sur cd-rom mes archives photos jazz. J'arrive au bon moment, il répète je photographie je photographie il répète. Curieuse sensation de photographier un aveugle, même si j'ai son autorisation j'ai le désagréable sentiment de voler des photos. Les lumières sont vraiment laides, c'est un véritable handicap pour moi. Avant de m'enfuir, je prends en photo Yvan Ischer le requin-homme-de-radio-producteur-de-disques-et-très-heureusement-enfin-l'ancien-programmateur-de-Chorus-et-aujourd'hui-saxophoniste-fade de ce quartette insipide. Croisé Joe Böhler qui me propose d'améliorer moi-même les lumières de scène blanches et mal orientées, c'est une bonne idée vu qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Je vais acheter des gélatines couleur ambre, c'est beau, chaleureux, sobre.

Samedi 28: Madame la comtesse, épouse du danseur Serge Lifar, vient nous acheter plusieurs kilos de miel musical. Elle est accompagnée de sa fidèle taxiste. Royale elle lui offre deux cd, ne veut pas qu'on lui fasse de rabais, et avant de partir me fait un petit signe de la main. Tchô prochaine!

Dimanche 29: Je profite pour dormir pendant l'heure d'hiver, celle, paraît-il, que l'on gagne. Un tennis avec mon père, deux balles et deux cordes cassées, heureusement le club me prête une raquette. Je ne m'en sors pas si mal, je perds 7/6.

Ce soir, je regarde Culture Pub sur M6. Le sujet: Halloween, pas la fête des morts, mais la fête du marketing, comment en cinq petites années Halloween est devenu une tradition commerciale, tout est prétexte à bouffer de la citrouille. Reste Noël, même pas, l'image du Père Noël telle que nous la connaissons est apparue dans les années trente grâce à… Coca Cola.

Lundi 30: A 20h, je veux m'acheter une pizza à emporter chez Domino's Pizza, rue Tivoli, l'employé me répond que sur ordre de police, il ne peut m'en vendre une directement, il faut que je sorte et lui commande par téléphone la pizza à livrer chez moi. C'est vraiment n'importe quoi, je m'en vais et achète à la station service du coin, des délices aux champignons et quelques tomates.

Mardi 31: Au centre commercial, au milieu d'une pizza, de 75 cl d'huile d'olive d'Afrique du Sud, de déodorants et de 50 sucettes Halloween, j'ajoute un épais livre de poche *Écrits sur le jazz* de Boris Vian. Une réaction saine à la mort de Maurice Cullaz, une page au hasard et je lis: En réalité, il n'y a pas la moindre différence d'esprit entre le «vieux style» et le «be-bop». Ce sont deux phases de l'évolution d'une seule et même chose: la musique noire (11 mars 1948).

D. d B.

Luis Sepúlveda

Les roses d'Atacama

Métaillié, mars 2001, 160 p., Frs 28.80

Le dernier ouvrage de Sepúlveda est une galerie de tous les personnages glorieux qu'il a rencontrés aux quatre coins du monde: émigrés de tous les continents, résistants à maintes dictatures, petits et grands héros faisant survivre l'humanité et la planète. Parmi ces figures généreuses, lassantes même à force d'être sublimes, il est un Suisse.

Posté sur le Rhin, cet *«homme trapu qui porte très dignement son uniforme gris et, coquettement incliné sur la gauche, son béret réglementaire»* marque la séparation entre le reste de l'Europe et le pays *«où les vaches, affectées d'une folie bien pire que celle de leurs collègues britanniques, se déplacent toutes au même rythme»*. Il ne laisse rien passer sans contrôle et conclut toutes ses phrases par un *oder* qui exprime la suspicion dans laquelle il tient tout interlocuteur. Par ce bref portrait, l'auteur chilien fait enfin entrer au Pandémonium des lettres planétaires un pignouf de premier calibre: *le douanier helvétique*.

Sepúlveda résidait alors dans la partie allemande de Laufenburg et se rendait plusieurs fois par semaine pour des achats en Suisse: à chaque passage, prétend-il, le douanier a consciencieusement photocopié l'intégralité de son passeport. Au moins cinq cents fois. Quelle imagination baroque chez ces romanciers latino-américains! *(L. N.)*

Oui

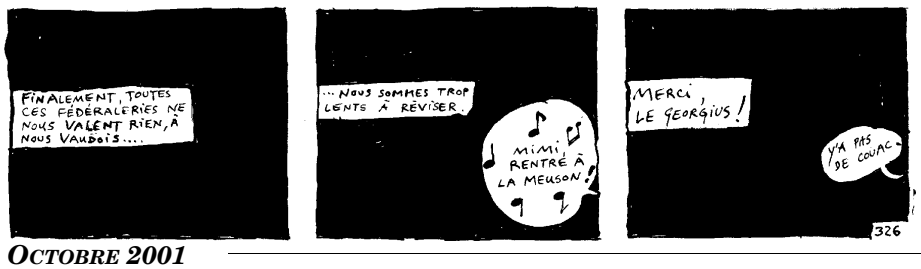
La plus grande secte du pays, la seule qui comprenne plus de pratiquants que de croyants, a consulté ses fidèles au début de l'été. Les résultats de la dernière votation générale des coopérateurs et coopératrices de la Migros (1) ont été peu commentés dans la presse. Pourtant, la participation au vote a oscillé de manière significative entre 17,6 % (Valais) et 29,7 (Vaud) avec une moyenne suisse qui se situe aux alentours de 25 %.

Mais ce sont surtout les choix de vie effectués par les adorateurs du M orange qui doivent nous interpeller: 97,7 % d'entre eux ont dit «Oui», *«approuvant les comptes annuels de l'exercice 2000 et acceptant les propositions relatives à l'utilisation du bénéfice reporté»*. Voilà la bonne nouvelle. Cette fidélité du troupeau à ses bergers a quelque chose de rassurant à notre époque de remise en cause de tout, et même de remise en cause des remises en question.

Ayons toutefois une pensée pour les 20'000 réfractaires du cabas qui ont voté contre, blanc ou nul: ils sont dans l'erreur, mais les portes du pardon restent ouvertes jusqu'à 18h45. Et puis, prions pour celui qui cherche à tout prix le frisson de l'hérésie et qui, à la caisse, lorsqu'on lui demande, sur le ton épuisé de l'officiant qui dit la messe pour la millième fois: «Z'avez la carte Cumulus?», répond: «Non.»

(J.-F. B.)

(1) Chiffres publiés dans *Construire*, 26 juin 2001, page 34



Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Douzième épisode

Résumé des épisodes précédents
Le cadavre d'un homme a été découvert à Pully. Son identité s'est avérée fallacieuse. Après avoir interrogé le colonel fasciste Fonjallaz, les enquêteurs s'orientent vers la surveillance des militants communistes.

Rue de la Tour,
lundi 6 septembre 1937, 20h00

La Tour de l'Ale avait marqué au Moyen Âge l'extrémité ouest de la ville, et le quartier gardait quelque chose du faubourg. Au travers des vitres des petits bistrots enfumés, on voyait de nombreux soldats attablés, le col ouvert et le ceinturon déjà desserré. Ils attendaient plus ou moins patiemment leur tour. Les filles, en peignoir et pantoufles, venaient les chercher par une porte dérobée ou un escalier intérieur qui dressait sa spirale au fond de la salle.

Nous eûmes tôt fait de repérer Potterat, qui se sentait chez lui dans cette rue: il marchait le mollet guilleret, en arrondissant les bras et en regardant alternativement à gauche et à droite pour solliciter la déférence des passants. Le sous-brigadier Lambelet et l'inspecteur Porchet le rejoignirent bien vite. Quant à moi, je m'arrêtai un instant, comme mes collègues me l'avaient suggéré.

Au carrefour de la rue Neuve, une file de gens silencieux, au regard fixe, s'était formée. Ils attendaient l'ouverture des ridelles d'un camion rempli de cartons grisâtres. Récoltés par la «semaine du kilo», ces colis renfermaient du riz, des pâtes, de l'huile ou encore de la farine. Les femmes étaient les plus nombreuses à faire la queue, mais il y avait là quelques hommes également, la casquette enfoncée au ras des sourcils, fuyant le regard des passants. Deux ou trois chapeaux montraient que la petite bourgeoisie n'était pas épargnée par la crise. Les cartons disparurent en quelques minutes. Comme au dortoir de Saint-Martin ou dans les soupes populaires de l'Ancien-Évêché, des bénévoles venaient en aide aux chômeurs et aux indigents.

Des ricanements montaient des terrasses des caboulots, occupées par les maquereaux en plein travail, jouant aux cartes et lisant les journaux. Après avoir laissé passer quelques minutes, je rejoignis mes trois mentors, qui m'attendaient, dissimulés au rez-de-chaussée d'un hôtel de passe. Le claque sentait le parfum bon marché et le charbon. Sortant de sa piaule, une vieille professionnelle lourdement fardée se moqua gentiment de nous, faisant un jeu de mots qui m'échappa sur la volaille et les crêtes de coq.

– Évite-la, me chuchota Porchet. Ici, elles sont toutes complètement poivrées, pas.

Les deux autres hochèrent la tête d'un air entendu: l'inspecteur semblait savoir de quoi il parlait.

– Vous m'aviez dit qu'on allait surveiller les communistes, mais je ne pensais pas qu'à Lausanne, leurs réunions se passaient au bordel…

– Et pourtant tu devrais admirer, je suis sûr qu'il n'y en pas de pareil à Zurich: pour un beau bordel, c'est un beau bordel, pas! me tança Potterat, qui m'en voulait encore.

– Attends, tu vas voir, Walther… ajouta Porchet pour me faire patienter.

Le plus volumineux d'entre nous avait passé devant les autres, et s'efforçait de paraître diriger les opérations. Arrivé aux escaliers, il s'adressa à un homme qui remontait de la cave; une toile de jute en guise de capuchon, il descendait à la chaudière des sacs d'anthracite, laissant une longue traînée de poussier derrière lui. C'était une vraie brute à cicatrices et rouflaquettes, le visage noir luisant, immobile. «Sale comme une teigne et méchant comme un peigne», ainsi que me le décrivit plus tard Potterat.

– Ah, Roger-Gueule-Élastique! Tu vas pouvoir me dire, pas. Ta gueyupe est-elle dans sa chambre?

– C'est Roger, il est de Genève, sa poule s'appelle Clara, me traduisit Lambelet. C'est un coriace, la pauvre est souvent battue comme plâtre. Hélas, celui qui ne craint pas d'être lardé de coups d'épée ne craint pas l'empereur.

Une voix coupante sortit du masque d'ébonite qui nous faisait face:

– Elle vient de revenir, elle faisait un extra en hôtel. Vous pouvez monter, mais pas trop longtemps!

Que faisions-nous dans ce lupanar minable? Mes collègues m'avaient-ils préparé une farce, un charriage, une de ces blagues d'initiation grotesques, auxquelles étaient condamnés les étudiants et les apprentis? La suite des événements sembla pourtant échapper à leur contrôle.

À l'étage, Potterat ouvrit une porte, sans même frapper, et s'arrêta net. Brusquement retourné vers moi, il écarta les bras pour m'empêcher de voir. Sa masse de graisse tremblotante formait le plus épais des rideaux. Je fus tiré en arrière par le duo de la brigade politique. Et la porte claqua.

Peine perdue. J'avais, malgré les gesticulations de l'énorme inspecteur, entrevu un bourgeois dans la cinquantaine, sans doute très austère dans d'autres circonstances, qui portait des guêtres assorties à sa cravate et un pantalon rayé, présentement tombé sur le tapis râpé. Le postérieur dévêtu, l'homme se cachait en se dandinant derrière un jeune scout à qui ne restaient plus que son chapeau à larges bords et son immense short. La main du bourgeois était encore dans la braguette de l'adolescent souriant. Le vieux pédéraste portait d'épaisses lunettes, et je n'étais guère certain de le reconnaître. Plus rouge encore qu'à l'accoutumée, étrangement gêné –ma naïveté n'allait tout de même pas jusqu'à ignorer ces pratiques ma foi fort anciennes–, Potterat me poussa vers la porte suivante en grommelant:

– Bon, on n'a rien vu, pas. Je me suis trompé, Clara c'est à côté, la vue est la même.

Ses collègues regardaient effectivement déjà ailleurs.

– C'était qui? demandai-je.

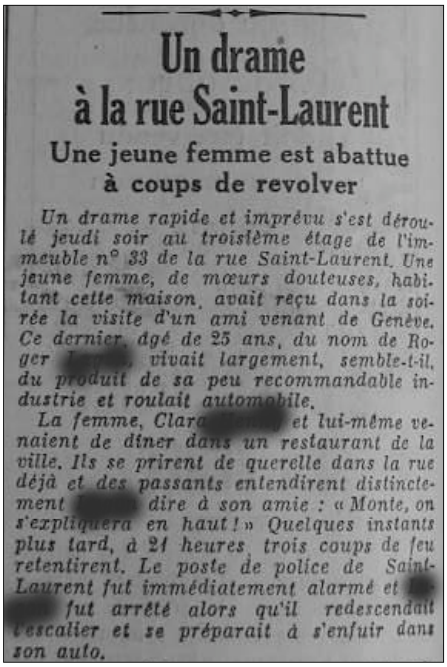
– Y a rien à boire par ici? Il fait tant soif que je ne sais plus quoi dire, se contenta de me répondre l'homme aux trente mille litres de vin, en se frottant la moustache du dos de la main.

Et les deux autres de se cantonner dans un silence prudent.

Clara H*** ouvrit la porte immédiatement, sans s'être apprêtée; ses cheveux, coupés à la garçonne, restaient ébouriffés; son corset à lacets, largement dénoué, laissait se dilater sa taille, trop longtemps comprimée, et reposer ses seins flapis. Elle commença par repousser Potterat:

– Ce soir, tu rêves, mon boutefas chéri! Avec le synode de l'Église nationale, tu penses si j'ai du travail! C'est pire que pendant les sessions du Grand Conseil. J'ai la moitié des pasteurs et des conseillers de paroisse du canton sur le dos –enfin sur le dos, on se comprend! Et puis, ce sont des compliqués, sais-tu? Des cérébraux, pas un qui giclerait son eau bénite sans se mettre à parler en langue: Dalila, hosanna, alléluia! Ils me racontent des histoires impossibles: des pères fantômes, des enfants cachés, des diaconesses engrossées par des crucifix ou que sais-je encore!

– Écoute, ma bonne…



Un drame à la rue Saint-Laurent

Une jeune femme est abattue à coups de revolver

Un drame rapide et imprévu s'est déroulé jeudi soir au troisième étage de l'immeuble n° 33 de la rue Saint-Laurent. Une jeune femme, de mœurs douteuses, habitant cette maison, avait reçu dans la soirée la visite d'un ami venant de Genève. Ce dernier, âgé de 25 ans, du nom de Roger [redacted] vivait largement, semble-t-il, du produit de sa peu recommandable industrie et roulait automobile.

La femme, Clara [redacted] et lui-même venaient de dîner dans un restaurant de la ville. Ils se prirent de querelle dans la rue déjà et des passants entendirent distinctement [redacted] dire à son amie : « Monte, on s'expliquera en haut ! » Quelques instants plus tard, à 21 heures, trois coups de feu retentirent. Le poste de police de Saint-Laurent fut immédiatement alarmé et [redacted] fut arrêté alors qu'il redescendait l'escalier et se préparait à s'enfuir dans son auto.

***Gazette de Lausanne*, 2 octobre 1937**

– Tous des avares en plus. Ils n'ont pas grand-chose dans les bourses, mais le Bon Dieu habite dans leur porte-monnaie! Il ne faut pas trop l'ouvrir: le Saint-Esprit risquerait de s'envoler! Pas un centime de plus que le tarif annoncé. Certains essaient même de me roustir dix sous pour le tronc des missions, soi-disant pour le salut de mon âme, parce qu'on ne verrait pas souvent mon cul au culte!

– Ah les infâmes! Mais…

– C'est comme ces touristes anglais, pour qui il faut toujours mettre le costume folklorique: tu crois que c'est facile de satisfaire le client quand on porte trois jupons, des gants de résille, des gros bas qui grattent et un chapeau de paille qui ne tient pas sur le chignon?

– Je suis bien d'accord, pas. En fait, nous…

– Oh, toi qui es de la Secrète, je vais t'intéresser. Écoute celle-là: dimanche, je revenais d'une partie de jambes-en-l'air à la campagne. Dans le train d'Yverdon, vers dix heures du soir, un type a passé sous la locomotive du côté de Renens. On l'a retrouvé tout décabité. Quoi? Qu'est-ce que j'ai dit? Ne me regarde pas avec ces yeux de vache laitière: il était sans la tête, quoi!

– J'avais compris, pas. C'est que, vois-tu…

– Les gens se comportent de plus en plus bizarrement: l'autre soir, je sors de la Munichoise où j'attendais le chaland. Voilà-t-y-pas qu'un pépère de Fribourg m'aborde, désireux, qu'il disait, de me sortir du mauvais pas où j'étais tombée. Le cave voulait savoir si j'avais des amendes à payer et si j'étais maquée. Devine un peu la romance que je lui ai chantée…

– Clara! hurla Porchet.

Quittant l'inspecteur Potterat des yeux, elle nous aperçut enfin:

– Pas question, je ne fais pas les groupes, ou alors seulement pour la pipe! Bon, le petit jeune, je ne dis pas…

– Clara, on a besoin de la chambre: pas de toi. Tu peux redescendre, si tu veux.

– Ah bon?

Elle paraissait presque déçue.

Les deux agents de la brigade politique se penchèrent à la fenêtre, fermant à demi les volets:

– Nous sommes trop tôt, déclara l'un.

– Ou alors ils ont du retard, précisa l'autre.

Silencieux dans la pénombre, nous attendîmes, tous les quatre assis sur le lit, dont le sommier ployant et grinçant tenait bon; apparemment il en avait vu d'autres. Clara se remaquillait lentement devant le lavabo de cette chambre minuscule, et nous profitions du spectacle réjouissant de ses fesses sous notre nez.

Des enquêteurs assermentés de la police de Sûreté n'auraient pu discuter de la suite des opérations en présence d'une prostituée notoire. Porchet sifflotait un air à la mode; Lambelet faisait tressauter dans sa paume quelques piastres patinées; Potterat, le plus proche de Clara, jouait machinalement avec les lacets de son corset, comme avec les cordons d'un rideau.

Des bruits de pas sur l'étage nous signalèrent que le jamboree d'à côté touchait à sa fin: le jeune disciple de Baden-Powell et son admirateur quittaient les lieux. Le micheton se permit même de proférer à travers la porte des injures et des menaces contre Potterat. Qui pouvait bien être ce grassouillet sans pantalon, qui semblait connaître l'inspecteur? Ou bien était-ce le jeune scout dont il fallait que j'ignore l'identité? J'en vins à me demander si cette intrusion dans la chambre voisine était vraiment fortuite. Faute de comprendre vraiment ce que je faisais là, j'imaginai un traquenard bien compliqué, où l'adolescent venait des meilleures familles, et s'apprêtait à nous valoir des montagnes d'ennuis, tout en reconnaissant moi-même que Potterat ne paraissait pas capable de telles machinations. Il suffisait d'écouter sa conversation pour s'en persuader:

– Tu te souviens de Messaline, celle qui venait de Bex? Une sacrée morue, celle-là, et dessalée comme pas deux!

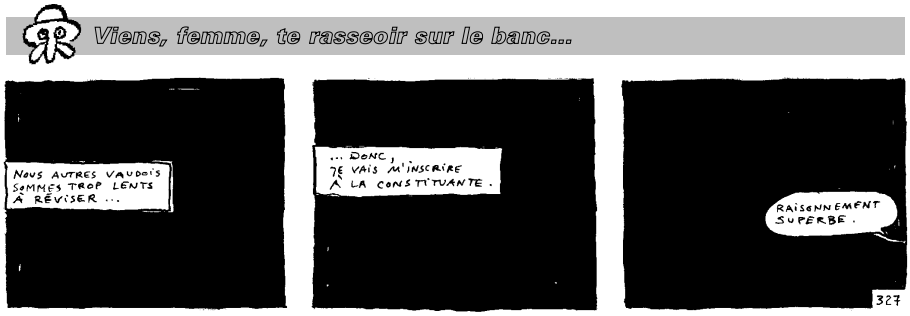
– Il y avait aussi Fesses-à-l'Air, qu'on appelait comme ça parce qu'elle n'avait jamais porté de culotte depuis l'âge de quinze ans, été comme hiver! surenchérit Porchet.

Ils se racontaient, vécues, empruntées ou imaginées, des histoires de putains et de filles faciles, comme si nous étions au fond d'une pinte, à la caserne ou dans les vestiaires d'un stade.

La soie brillante et les baleines de sa gaine faisaient ressembler Clara H*** à un abat-jour. Elle partageait d'ailleurs la tristesse qu'une expression française attribue à cet objet, même si sa bonne humeur de jeunette, encore gamine, frappait quiconque la rencontrait. Cette pétulance m'avait de prime abord réjoui; à ne plus contempler seulement son postérieur, mon impression s'était modifiée. Son sourire permanent et sa grivoiserie se trouvaient contredits par des yeux aux paupières tombantes, remplis de lassitude, d'un chagrin infini. Son regard lointain était celui de ces paysannes dont le haut du visage dément le bas. Leur bouche semble replète et enjouée, mais la fente de leurs yeux dit la résignation au malheur, le poids des crétins et la lourdeur des ans. En plus, comme beaucoup d'autres, elle était alcoolique: «poivrée» m'avait assuré Porchet. (1)

La jeune femme finit par comprendre que nous attendions son départ: elle remit sa gaine sous tension, puis passa une robe fourreau de soie gris perle outrageusement décolletée, qu'elle remonta brièvement sur ses cuisses pour accrocher les bas aux jarretelles. Tout cela fut exécuté avec indifférence, comme si elle était seule face au miroir. Elle entreprenait enfin de se chausser quand on frappa à la porte:

– Clara, ouvre! C'est moi, je suis de retour! Ouvre vite, oh ma belle paysanne qui a fait ses humanités! Oh toi, mon Chalet-à-Gober, Mon-Repos-du-Guerrier! Ouvre-moi, que je gravisse tes collines, que je transperce ta vallée du Flon!

(à suivre)

(1) L'auteur, qui n'est pas francophone, rappelons-le, confond manifestement *se poivrer* «s'enivrer» et *poivré(e)* «syphilitique». *(N. d. T.)*